

Purchased with funds provided by
The Estate of Louis H. Brush
In Memory of his Father
Professor James Alpheus Brush
Librarian of Mount Union College
1869-1873

ANDRÉ MALRAUX

La tentation *de* l'Occident



GRASSET

7^e édition



LA TENTATION
DE L'OCCIDENT

DU MÊME AUTEUR

LUNES EN PAPIER, prose, édition de grand luxe décorée par Fernand Léger, 1920 (*Galerie Simon*). épuisée.

ÉCRIT POUR UNE IDOLE A TROMPE, 1921. Hors commerce.

LA TENTATION DE L'OCCIDENT (FRAGMENTS). Texte chinois. Shanghai-Pékin.

Sous presse :

CARACTÈRES D'UNE JEUNESSE FRANÇAISE (*Cahiers verts*).

LA TENTATION DE L'OCCIDENT. Texte chinois complet. Shanghai-Pékin.

En préparation :

PUISSANCES, roman (*Grasset*).

ANDRÉ MALRAUX

LA TENTATION DE L'OCCIDENT

« Celui qui regarde longtemps les singes
devient semblable à son ombre ».

Proverbe malabar.



PARIS
BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1926

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DE CHINE, NUMÉROTÉS DE 1 à 5, PLUS DEUX
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE ; HUIT EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DU JAPON NUMÉROTÉS DE 6 à 13, PLUS TROIS
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE ; VINGT EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DE HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 14 à 33, PLUS SIX
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE ; ET CINQUANTE EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 34
à 83, PLUS HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE.

72646

542.71

M 259 t

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1926

*A vous, Clara, en souvenir
du temple de Banteai-Srey.*



INDICATION



Les lettres qui composent la plus grande partie de ce livre ont été écrites par MM : A. D., Français, âgé de vingt-cinq ans, ayant quelque connaissance des ouvrages de la Chine, et Ling-W.-Y., Chinois, vingt-trois ans, atteint par la curieuse culture occidentale dont souffrent nombre de ses compatriotes, culture uniquement livresque. Elles furent échangées au cours des voyages qu'ils firent, le premier en Chine, le second en Europe.

Que l'on ne voie point en M. Ling un symbole de l'Extrême Oriental. Un tel symbole ne saurait exister. Il est Chinois, et, comme tel, soumis à une sensibilité et à

une pensée chinoises, que ne suffisent pas à détruire les livres d'Europe.

Rien autre.

Ces lettres ont été choisies. Nous nous proposons, en les publiant, de préciser les mouvements de deux sensibilités, et de suggérer à ceux qui les liront des réflexions particulières sur la vie de leurs sens et de leur esprit, qui peut sembler singulière.

A. D. *écrit :*

A bord du *Chambord*

.

Que ne vous ai-je rencontrés, sauvages imprévus qui présentiez aux navigateurs des fruits en forme de cornes sur des plateaux barbares, tandis que des coupoles apparaissaient entre les palmes ! O découvertes... Les hommes, capturant une à une les formes et les enfermant dans des livres ont préparé les mouvements de mon esprit. Un cortège d'êtres et de paysages s'y développe lentement, ce soir, dans le silence de la nuit sur mer et le battement des machines, si régulier qu'il semble se confondre avec lui... Calme su-

prême, mer polie, éclatante, où vibrent les étoiles profondes... Dans le sillage du navire disparaissent les ombres des dernières hordes, élevant d'énormes crânes d'aurochs — enseignes ou trophées? — dont l'ombre courbe raye les plaines. Plus loin, tourbillonnent les armées de l'Asie Centrale. De hautes bannières dominant tout, ornées de caractères très anciens, et noirs. Jadis.

Au fond du harem, les Concubines. Près d'une baie, l'une d'entre elles, (qui sera Régente) cause avec un eunuque aux yeux fermés. Dans le Palais violet, l'empereur examine les fossiles qu'il a fait rechercher dans tout l'empire. Il fait froid. Dehors, les cigales gelées se détachent des branches, et tombent sur le sol dur avec le son des cailloux. Des mauvais magiciens, au milieu d'une place, sont

brûlés sur un bûcher odoriférant ; les figurines de bois creuses dont ils se servaient pour envoûter les princesses éclatent et sont projetées comme des fusées. La foule — que d'aveugles ! — recule vivement. Près de l'horizon, sur les herbes sauvages, une ligne d'ossements en proie aux fourmis marque le passage des armées. Près des feux, les sorcières veuves ont vu l'avenir.

Des renards traversent tout en courant.

Chaque printemps couvre les steppes de Mongolie de roses tartares, blanches au cœur pourpre. Des caravanes les traversent ; des marchands sales conduisent de grands chameaux velus porteurs de paquets ronds, qui, à l'étape, s'ouvrent comme des grenades. Et toute la féerie du royaume des neiges, pierres couleur de ciel clair ou de rivière gelée, pierres aux

reflets de glace et plumes pâles d'oiseaux gris, fourrures de givre et turquoises aux empreintes d'argent s'écroulent sur leurs doigts agiles.

Du haut des couvents aux toits plats des provinces thibétaines, le plus beau mystère descend, le long des routes de sable feutré, jusque devant la mer où il s'épanouit en d'innombrables temples cornus, couverts de clochettes tremblantes.

Les hommes de ma race viennent sur des bateaux sans ailes et sans yeux.

Ils entrent dans les ports avec le jour. L'eau laiteuse, sans reflets, rend plus clairs les premiers cris des mariniers ; au-dessus de la baie de laque, la ville tout entière, avec sa couronne de murailles aux fleurons de pagodes, monte dans le soleil levant ; tout le long de son profil dur apparaissent des aigrettes et des houppes

de lumière. Ils gagnent la terre, non sans recevoir quelques pierres ; ils se promènent, heureux et inquiets, dans des rues dont l'odeur les écœure, poursuivis par le son des pièces d'argent que les changeurs éprouvent avec des petits marteaux. Parfois ils entrevoient une femme ; et, le rideau retombé, ils s'appliquent à se souvenir de son visage reposé et de ses pieds trop petits, de son pantalon de soie et de la tache de son corsage, dans un intérieur de bois noir, d'ombre rousse et de fleurs torturées...

Ils visitent les Monts-de-Piété ; ce sont des tours percées de meurtrières ; auprès de chaque meurtrière se trouve un petit bol rempli de vitriol que les gardiens jettent sur les bandits lorsqu'ils tentent de s'emparer des objets confiés à l'Etat.

Puis, ils reviennent, cruellement secoués

dans de lourdes chaises, maintenant sur leur ventre leurs achats empilés. Cette robe de satin blanc a été, dans des temps reculés, la robe funèbre d'une petite princesse des îles, que l'on para, le jour de sa mort, d'une perle rouge entre les lèvres. Au fond de cours toutes de paix, des vieillards entourés de soleil font devant de graves adolescents des signes magiques qui déterminent la construction de villes, très loin, au Turkestan ou au Thibet. Chez les marchands d'oiseaux, les perroquets parlent des langues compliquées, apprises autrefois chez des savants à bonnets de mages, dans les quarante mille îles barbares.

Guidés par des Lascars, levantins affiliés à des sociétés secrètes, des aventuriers blancs, après avoir appris le Mandchou et s'être rasé les sourcils, ont gagné

l'intérieur ; ils y ont épousé des Mandchoues, et, généraux précieux, commandent les armées impériales. Ils ne veulent point reconnaître leurs amis ; ceux qui vont les voir sont mis à mort par leur ordre. Et, dans le nord, subtil et tout-puissant, seul au fond du plus solennel palais de la ville interdite, l'empereur étend ses doigts transparents sur la Chine du travail, la Chine de l'opium et la Chine du rêve, grand vieillard aveugle couronné de pavots noirs... Ombres plus anciennes, savantes et militaires, des Empereurs Tang ; tumulte des cours où se heurtaient toutes les religions et toutes les magies du monde, penseurs taoïstes, reines fixées au mur par les flèches rugueuses, cavaliers aux armes ornées de queues de cheval, généraux morts sous des tentes perdues au Nord après soixante victoires, sépultures que ne

22 LA TENTATION DE L'OCCIDENT

gardent plus, au milieu du désert, que leurs soldats et leurs chevaux gravés sur des dalles disjointes, chants désolés, lances parallèles et peaux de bêtes avançant à travers les vastes terres stériles dans la nuit glacée, que retrouverai-je de votre sourd élan de conquêtes, vestiges ?

LING à A. D.

Marseille.

Cher Monsieur,

L'Europe appelle peu de beaux fantômes, et je suis venu à elle avec une curiosité hostile. Les illusions qu'elle a créées en nous, Chinois, sont trop peu précises pour que nous puissions trouver enseignement ou plaisir à leur modification : les livres, et notre propre angoisse, nous ont fait rechercher la pensée de l'Europe plutôt que ses formes. Son présent nous attire plus que le cadre brisé de son passé, auquel nous ne demandons que des éclaircissements sur sa force.

Son nom n'évoque ni tableaux ni désirs. Les photographies que j'avais vues en Chine, ne montraient point ce mouvement de la foule particulier à l'Occident, que je concevais comme un pays dévoré par la géométrie. Les cornes des maisons tombaient. Les rues étaient droites, les vêtements rigides, les meubles rectangulaires. Les jardins des palais démontraient — non sans beauté — des théorèmes. La création sans cesse renouvelée par l'action d'un monde destiné à l'action, voilà ce qui me semblait alors l'âme de l'Europe, dont la soumission à la volonté de l'homme dominait les formes. La jonque, animal domestique, me montrait dans le voilier français un ensemble ingénieux de triangles. L'Europe était de plus pour moi le lieu de la terre où la femme existait.

DU MÊME AU MÊME.

Paris,

Cher Monsieur,

Je voudrais ajouter quelques mots à la dernière lettre que je vous ai envoyée. Je commence à connaître le prix qu'attachent à la sincérité les Français cultivés, qui ressemblent si peu à ceux que nous voyons en Chine, et cela m'encourage ; d'autre part, quelques semaines ont donné à mes impressions de la précision. Je vois dans l'Europe une barbarie attentivement ordonnée, où l'idée de la civilisation et celle de l'ordre sont chaque jour confondues. La civilisation n'est point

chose sociale, mais psychologique ; et il n'en est qu'une qui soit vraie : celle des sentiments.

Que dirai-je de ceux des hommes de votre race ? Je les étudie ; je m'applique à échapper aux livres. Je sais que nos traducteurs, en choisissant, pour nous faire connaître les mœurs de l'Europe en même temps que sa littérature, Balzac, Flaubert, les naturalistes français, les premiers romans de Gœthe, Tolstoï, Dostoïewsky, en analysant le talent de Baudelaire, ont montré de la sagesse et un grand soin, mais que ce sont des chrétiens d'exception, et presque insensés, que ceux qui crient et pleurent de douleur, d'Emma Bovary aux frères Karamazoff. Et cependant...

Quelle impression de douleur monte de vos spectacles, de tous les pauvres êtres

que je vois dans vos rues ! Votre activité m'étonne moins que ces faces de peine auxquelles je ne puis échapper. La peine semble lutter, seule à seule, avec chacun de vous ; que de souffrances *particulières* !

Votre foi, jadis, disposait habilement le monde, et, quelque hostilité qu'elle éveille en moi, je ne puis voir sans respect les figures presque barbares où s'est pétrifiée, grâce à elle, une grande souffrance harmonieuse. Mais je ne saurais imaginer sans trouble des méditations dans lesquelles toute l'intensité de l'amour se concentre sur un corps supplicié. Et le christianisme me semble être l'école d'où viennent toutes les sensations grâce auxquelles s'est formée la conscience que l'individu prend de lui-même. J'ai parcouru les salles de vos musées ; votre génie m'y a rempli d'angoisse. Vos dieux

même, et leur grandeur tachée, comme leur image, de larmes et de sang, une puissance sauvage les anime. Les rares visages apaisés que je voudrais aimer, un destin tragique pèse sur leurs paupières baissées : ce qui vous les a fait choisir, c'est de les savoir les élues de la mort.

« Il y a aussi nos images de la vie, qui sont une voluptueuse louange ». Plus encore que les autres, elles m'oppressent. Ne sentez-vous donc point qu'il faut être d'une race chargée d'une lourde couronne de puissance et de douleur, pour s'enorgueillir d'avoir découvert un corps de femme?

Une œuvre conçue comme celles que vous admirez, une œuvre qui doit émouvoir ceux qui la peuvent goûter par le même style, le même charme ou la même puissance est une œuvre mineure. C'est

qu'ils puissent faire naître en nous-mêmes l'infinie diversité du monde qui donne du prix à nos plus précieux rouleaux de soie. Les arts, d'ailleurs ont en eux-mêmes peu de noblesse. Celle qui les élève vient de ce qu'ils sont des éléments d'une pureté parfaite aux modes infiniment variés. Ces porcelaines ne sont là que pour capturer, une à une, les mille formes de la beauté que recèle cette sombre chambre pleine de silence. Innombrables, inconnues, les justes émotions qui nous transformeront errent à travers le monde ; et nos mains réunies en coupe de désir ne les fixeraient pas aussi bien que ces taches éphémères, par nos soins disposés dans l'ombre...

L'artiste n'est pas celui qui crée : c'est celui qui sent. Quelles que soient les qualités, et la qualité, d'une œuvre d'art, elle est mineure, car elle n'est qu'une

proposition de la beauté. Tous les arts sont décoratifs. Choisissons des bambous, où les oiseaux multicolores de l'imagination aiment à se poser, et des banians, qui ont la majesté des chants funèbres ; donnons au jardinier, homme digne de considération, son salaire et quelque respect. Mais regardons le fleuve qui les reflète : il en est seul digne.

Chaque civilisation modèle une sensibilité. L'homme grand n'est ni le peintre ni l'écrivain ; c'est celui qui saura la porter à son plus haut période. Affiner en soi-même la sensibilité de sa race, aller sans cesse, en l'exprimant, vers un plaisir supérieur, voilà la vie de ceux d'entre nous que vous appelleriez des maîtres.

Que la grandeur soit vôtre, celle de l'homme armé, celle de la douleur, ou nôtre, celle de la perfection, elle vient de

l'intensité de l'émotion qu'un sentiment éveille en nous. Chez vous, c'est celui du sacrifice. L'admiration vient d'une action. Pour nous c'est seulement la conscience d'être selon le mode le plus beau. Par les formes de l'art que vous appeliez autrefois sublimes, vous exprimez une action et non un état. Cet état, dont nous ne connaissons que ce qu'il prête à tous ceux qui le possèdent, cette pureté, cette désagrégation de l'âme au sein de la lumière éternelle, jamais les occidentaux ne l'ont cherché, ni son expression, même aidés de la langueur que propose en certains lieux la Méditerranée. De lui vient la seule expression sublime de l'art et de l'homme : elle s'appelle la sérénité.

J'aimerais, cher Monsieur, à vous parler des hommes davantage ; mais je n'ai encore vu que des œuvres.

DU MÊME AU MÊME

Paris.

Cher Monsieur,

Je vois les Européens ; je les écoute ; je crois qu'ils ne comprennent pas ce qu'est la vie. Ils ont inventé le diable ; j'en rends grâce à leur imagination. Mais depuis que le diable est mort, ils me semblent en proie à une plus haute divinité du désordre : l'esprit.

Le vôtre est fait de si singulière façon que, de la vie, vous ne concevez que des fragments. Toujours vous vous dirigez vers un but, vers lequel vous êtes portés tout entiers. Vous voulez vaincre. Que

trouvez-vous sous vos pauvres victoires?

Nous, Chinois, ne voulons concevoir notre vie que dans son ensemble. Non que nous puissions le connaître. Mais nous savons qu'il dépasse chacun de nos actes, et le doit dépasser. De même que, trouvant parmi d'anciennes esquisses le dessin d'un bras et ne connaissant rien de celle qui en donna le modèle, vous savez qu'il fut prolongé par une main, de même nous savons et *sentons* qu'après chaque acte, quelle que soit son importance, une vie encore cachée propose ses ramifications sans nombre. La vie est une suite de possibilités, parmi lesquelles notre plaisir ou notre tendance secrète est de choisir et d'orner... De notre cerveau, nous ne voulons faire que le spectateur de son propre jeu, incessante modification de l'univers. Je sais que cela vous semble

vain. Les jeux de l'ombre que forme tout ce qu'un esprit affiné peut dérober au monde et ce que le monde lui propose à voix basse me semblent néanmoins le seul spectacle auquel puisse sans honte s'intéresser un civilisé.

Certes, quelque application que j'y mette, je ne puis prendre conscience d'un acte comme vous le faites. Ma sensibilité s'oppose à ce que mon esprit le limite. Je ne verrais pas là le désir de la réalité, mais un vice de la sensibilité. Pour être future, la suite de la vie est-elle moins réelle? Et l'importance que vous attribuez à certains actes qui vous bouleversent, parce que vous n'avez pas su comprendre qu'elle est atténuée, ne vient-elle pas d'une intelligence inattentive, et, peut-être, mal préparée par une religion qui ne cesse de vous faire croire à votre

existence particulière? Vous avez fait à la puissance l'offrande de votre vie. Vous vous confondez avec vos actions. Votre pensée même... A peine comprenez-vous encore que pour être il ne soit pas nécessaire d'agir, et que le monde vous transforme bien plus que vous ne le transformez...

Toute chose à laquelle nous nous attachons, action ou pensée, nous voulons, selon les insinuations de notre sensibilité et de l'heure, pouvoir choisir entre les aspects successifs que lui donnera le temps. C'est cette possibilité constante de changement qui étend sur la Chine sa royauté incertaine et multiple ; c'est d'elle que vient ce frémissement subtil que nous recherchons. Combien de négociants avez-vous vus jouer contre un de leurs employés leur négoce, perdre et

échanger leur place avec celle de leur adversaire ; puis, longtemps plus tard, jouer à nouveau, gagner et reprendre la direction qu'ils avaient abandonnée ! A peine avez-vous pu constater sur leur visage un léger regret. On ne peut accorder de gravité aux moments pénibles d'une vie inconnue, mais dont on sent la réalité et que viendra peut-être bientôt parer la fortune.

Vous avez chargé l'univers d'angoisse. Quelle figure tragique vous avez donnée à la mort ! Un cimetière, dans une grande ville d'Europe, éveille en moi des sentiments hideux. Je songe à ceux que vous voyez sans doute aujourd'hui, aux clos des morts où quelque oiseau silencieux domine le recueillement des tombes amicales...

De cette terre des morts tout impré-

gnée de tendresse, deux sentiments seulement s'élèvent pour nous : la douleur et la crainte. Dans vos récits populaires, la mort est le symbole même de l'épouvante. Qu'ils sont loin de vous, les diables verts et jaunes aux facéties nombreuses, les dragons qui font le gros dos lorsqu'on les caresse, et tous les monstres bénins de ce cortège que traîne après elle, sans qu'en soit troublée sa grandeur, la mort asiatique!

Car cette influence constante de la mort que les Européens ont cru discerner en Chine, n'est qu'illusion et folie. Les tombeaux innombrables où nous laissons, sans songer au sacrilège, gîter les lapins, fortifient en nous un sentiment qui n'a rien de commun avec votre sentiment de la mort. C'est une tendresse grave. C'est aussi la conscience de n'être pas limité à

soi-même, d'être un lieu plutôt qu'un moyen d'action. Chacun de nous vénère ses morts, et les morts, comme les symboles d'une force qui nous enveloppe et qui est l'un des modes de la vie, bien qu'il ne connaisse d'elle que son existence. Mais cette existence, nous *l'éprouvons* : elle nous domine et nous modèle sans que nous puissions la saisir. Nous sommes pénétrés par elle comme nous sommes hommes et comme vous êtes géomètres, même de la divinité... Le temps est ce que vous le faites, et nous sommes ce qu'il nous fait.

DU MÊME AU MÊME

/

Paris.

Cher Monsieur,

Vos conseils ont été suivis. Je viens de Rome où j'ai passé un temps assez long. J'ai vivement éprouvé le charme de ce beau jardin d'antiquaire à l'abandon, auquel la dernière divinité latine a fait présent de l'harmonie un peu dure que vous appelez le style. Mais, bien qu'y soient cachés quelques-uns des plus puissants sujets de méditation que recèle l'Europe, vous l'avouerais-je? je n'y ai pas trouvé cette âme que possèdent tant de villes plus solitaires, et dont l'absence

m'a déçu jusqu'à la tristesse. J'ai néanmoins appris, peu à peu, à être ému par ce paysage où des souvenirs classiques tentent en vain d'ordonner un vide infini, où les temples s'entourent d'une cour de colonnes brisées et d'églises misérables encombrées de merveilles ; mais je n'ai pu apprendre à y trouver le sentiment qui, pour nous, fait tout le prix des lieux autrefois élus.

L'âme de la vieille Rome, je l'ai cherchée sous les milliers de figures voluptueuses apportées par trois siècles, comme un torse antique sous des étoffes précieuses. J'étais venu là, convié par la victoire de hauts esprits sur leurs rêves : je ne trouvai d'abord que le plaisir qu'apportent une eau fraîche et les formes qui la distribuent dans des rues dont le soleil calcine les vieilles pierres. Sa voix pleine

de sombre grandeur était couverte par le chant des fontaines. Fontaines dont les livres m'apprirent autrefois le charme, l'élan passionné de vos dieux et de vos tritons de bronze donnait son sens à la ville sacrée, et chaque rue cachait dans son ombre l'ombre sensuelle du Bernin...

Les quelques pans de murs qui désignent le sol de Carthage m'eussent moins déçu, moins séduit aussi, peut-être, que cette union de portiques et d'échoppes, de colonnes fleuries et de boutiques, que ce grand espace où les ruines du Forum se développent sur un fond de maisons romantiques dominées par des dômes illustres. Du palais d'Adrien aux brocanteurs qui, le long du Tibre, cachent tant de beautés mutilées et aux confiseries dont les miroirs décorés reflètent les symboles

de pierre de la Volonté, tout concourt à faire de cette ville à laquelle vous avez demandé vos lois l'image même du désordre. Le temps à ces pierres attaché se divertit à ramener leur fruste gloire aux limites du pittoresque méditerranéen. Et, parfois, devant ce jeu trop lucide d'un temps occidental et facétieux, je voyais se mêler le souvenir de Rome à celui d'Alexandrie, luxe et vulgarité, idoles dans le soleil du matin et violentes foules blanches sur de vastes places. Cependant, près des arcs tachés de verdure presque noires, des colonnes oubliées au centre de petites places sans trottoir où les gens du peuple dorment à l'ombre, près du grand Colisée désert, il m'est arrivé d'entendre cet appel de l'empire que beaucoup d'entre vous viennent écouter ici. Comme le soleil couchant, pour quelques instants, colore

la mer inégale, il réunissait mes pensées dispersées.

« A quoi bon, pensais-je, s'exalter devant la puissance, si l'on n'est empereur ? C'est chose belle qu'un grand empire, mais aussi que sa chute. Cette ville apprend à servir pour dominer. Leçon de soldats grossiers ! Il y a dans l'acceptation, par toute une race, de l'idéal qui règne ici quelque chose de bas et de vulgaire. Que des hommes soient courbés à ce point m'irrite... C'est la force qui doit servir, et un maître plus haut que son allégorie ordonnée. Quelque faiblesse que je devine dans le flamboiement de Timour ou d'Alexandre, ces autres barbares, je le préfère aux ombres impériales qui, l'une après l'autre, apportent à ce fleuve éclatant l'hommage de leur courage maîtrisé. Si je m'abaissais jusqu'à l'ordre,

je voudrais qu'il fut fait pour moi, et non pas moi pour lui... »

Je revenais, avec le triste sourire qu'appellent ces pensées, par les rues étroites où les marchands de pastèques déployaient leurs éventaires, songeant à cette amère vertu de la force qui fait disparaître pour vous l'âme romaine tout entière dans l'éclat de sa puissance d'un siècle et reconstituer des perspectives sur de maladroites juxtapositions. « Je comprends bien, pensais-je encore, ce que disent ces fragments : Celui qui se sacrifie participe à la grandeur de la cause à laquelle il s'est sacrifié. Mais cette cause, je ne lui vois de grandeur que celle qu'elle doit au sacrifice. Elle est sans intelligence. Les hommes qu'elle dirige sont voués à la mort, qu'ils la reçoivent ou la donnent. Pour être puissante, la barbarie est-elle

moins barbare? » Et ces ruines n'imposaient à ma pensée que leur noblesse impure et désordonnée... O plaines stériles de Samarcande, où la présence d'un nom, et deux minarets noirs dressés contre un ciel pur, créent le plus haut sentiment tragique!

Hélas! j'aurais voulu trouver là la force dont ma race a un si douloureux besoin, et, devant sa plus belle image, je n'ai pu cacher mon dégoût...

DU MÊME AU MÊME.

Paris.

Cher Monsieur,

Je vais de nouveau vous parler de Rome. Rome et Athènes, depuis que je les ai quittées, vivent en moi, et, prononçant d'autres paroles que celles que j'étais allé entendre, m'obligent à les écouter encore. C'est ce que je vois en Europe, plutôt que mes souvenirs, qui donne vie à leur image. Je ne vous ai pas entretenu d'Athènes parce que je n'y ai trouvé que de l'incertitude. Ce que j'en voulais retirer se précisait en moi ; j'attendais. Dans la ville neuve, à peine le charme des poi-

vriers légers tempérait-il le déplaisir que m'apportaient les monuments modernes. La ville antique, dont j'attendais la révélation d'une nouvelle pureté persane, et qui me montra le symbole d'un peuple lauré, dressé sur les murs d'une forteresse, me déconcerta ; mais peut-être n'est-il pas d'idée, parmi toutes celles que j'ai acquises au cours de ce voyage, qui, par des liens obscurs, ne se soit attachée à ces colonnes brisées et à ce dur horizon, et ne m'ait rappelé le petit musée de l'Acropole, intime et silencieux, où un vieux militaire grec me montra quelques pierres qui sont le meilleur symbole que je connaisse aujourd'hui de l'Occident. Il les aimait. Il les caressait comme un collectionneur modeste. Mais il leur préférerait l'olivier de la déesse, dont il m'offrit un rameau contre une juste rétribution.

Puisqu'il n'est pas de beauté éternelle, sans doute des ombres plus hautes domineront-elles bientôt le cortège de celles-là qui fut pur et qui devint charmant. Mais il est juste encore que les plus grands esprits de votre race viennent chercher ici une image nette de ce qu'ils sont. La venue de belles âmes lucides et avides de se bien connaître, quel aussi magnifique hommage pourrait être offert à des morts ?

Néanmoins cette harmonie est pauvre, et cette pureté n'est qu'humaine. Il y a quelques instants, lorsque j'évoquais l'humble musée parmi les formes que j'ai vues à travers le monde, une tête de jeune homme aux yeux ouverts s'imposait à moi comme une allégorie du génie grec, avec son insinuation profonde : mesurer toute chose à la durée et à l'intensité d'une vie humaine. Sous ce visage in-

connu, que n'avez-vous gravé le nom d'Œdipe? Son histoire est le combat contre le sphinx de toutes vos facultés. Le monstre : dragon, sphinx, taureau ailé, est un des miroirs de l'Orient ; mais il l'est aussi de cette partie de l'âme que tenta de réduire la Grèce, et il reparaît, à travers les siècles, chaque fois que les hommes demandent à la vie plus que ne peut leur donner la pensée. Mort à Thèbes, il renaît en Egypte, en Sogdiane, et sur les frontières de l'Inde où il vainct à son tour cet Œdipe douloureux : Alexandre...

Une seule vie. Pour moi, asiatique, tout le génie grec est dans cette idée et dans la sensibilité qui en dépend. Il y a là un acte de foi. Le Grec croit l'homme distinct du monde comme le chrétien croit l'homme lié à Dieu, comme nous croyons l'homme lié au monde. Tout s'ordonne par rapport

à lui. La marque particulière de ses dieux, celle qui les domine n'est point qu'ils soient humains, mais qu'ils soient personnels. L'importance de l'homme, la perfection dont il est susceptible, nous les connaissions comme lui. Mais nous concevions le monde dans son ensemble, et étions sensibles aux forces qui le composent autant qu'aux mouvements humains ; l'idée du genre humain dominait déjà dans notre esprit celle de l'homme. Les Grecs ont conçu l'homme comme *un* homme, un être qui naît et meurt. Le cours de la vie, qui, pour notre pensée et notre sensibilité, n'a pas d'autre importance que les divisions : jeunesse, âge mur, vieillesse, n'en ont pour les vôtres, est devenu pour eux l'élément principal de l'univers. A la conscience, je dirai presque la sensation d'être un fragment

du monde, qui précède inéluctablement la notion toute abstraite de l'homme, ils substituèrent la conscience d'être un être vivant, total, distinct, sur une terre propice où les seules images passionnées étaient celles des hommes et de la mer. Et c'est une sensibilité particulière, plutôt qu'une pensée, qui vient de ces paysages presque nus incliner toutes les vôtres. L'Occident naît là, avec le dur visage de Minerve, avec ses armes, et aussi les stigmates de sa future démence. L'ardeur qui monte en nous se prépare dites-vous, à nous perdre. Celle qui vous brûle crée. « Il est sage de laisser reposer en paix, insinuent les magiciens de mon pays, les dragons qui dorment sous la terre... » Après la mort du Sphinx, Œdipe s'attaque à lui-même.

Rome, lorsqu'on y a retrouvé les signes

helléniques, n'est plus une tombe impériale, mais le lieu unique où la plus vaste pitié se réduit lentement à la force. Que l'individu s'exalte ou s'observe, les sept collines lui enseigneront à s'incliner. Peut-on mieux comprendre votre civilisation et son rythme qu'en écoutant le dialogue de la voix avide et de la voix hautaine qui s'élèvent de ces deux terres pleines de marbres brisés? Il me plaisait de rencontrer dans la ville des licteurs, dont tout le génie s'exerça à fixer à la hache dominatrice les tiges d'un faisceau, tant d'églises dont les colonnes intérieures proviennent des temples antiques. J'y entendais deux voix chrétiennes : l'une chantait la gloire de Dieu ; l'autre l'interrogeait sourdement. Et celle-ci ne cherchait plus à donner à l'homme conscience de celles de ses forces — de la puissance à la volupté — qui l'af-

firment en le séparant du monde ; à ses hésitations, à ses regrets, au combat intérieur qui constitue sa vie, elle donnait l'importance et l'intensité suprêmes : elle leur attachait Dieu. L'Oriental irresponsable s'efforce à s'élever au-dessus d'un conflit dont il n'est pas l'enjeu. Le chrétien *ne peut point* s'en séparer ; Dieu et lui sont désormais attachés l'un à l'autre, et le monde n'est plus rien que le vain décor de leur conflit. Au tourment intellectuel des Grecs, à l'inquiétude pure qu'ils trouvèrent en tentant de donner à la vie un sens humain, se joignent votre angoisse et vos gestes d'aveugles, Dieu se révèle à vous par des émotions violentes et c'est en ordonnant ces émotions que vous tendez vers lui. Tendre... Dieu, pour vous, est état ; pour nous, rythme.

DU MÊME AU MÊME

En réponse à une lettre sans importance.



Paris.

Cher Monsieur,

Non, ce n'est pas aux seules passions féroces, c'est à toutes les passions que nos croyances populaires prêtent vie. Ces formes troubles qui montent, le soir, de la rizière, ou se cachent derrière les poissons de porcelaine qui ornent le toit des pagodes; celles qui vous accompagnent, comme des chiens fidèles et méchants, le long des routes détrempées, sont des passions. Nées de vous, elles vous quittent et vont rejoindre, à travers le monde, leurs sœurs innombrables et différentes. Combien de

ces génies chuchotent ensemble au-dessus de la terre d'automne pour faire le bruit qui monte des bois pleins de brume, pendant que les lourdes gouttes d'eau tombent une à une des manguiers chargés de pluie !...

Je ne puis être étonné de la faiblesse des hommes de votre race devant leurs passions. Leur façon de concevoir et d'éprouver le temps, l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, tout les y pousse. L'amour m'intéresse plus qu'aucune autre. J'aimais à chercher ce que peut devenir un homme. J'aime plus encore à le faire aujourd'hui ; car l'antipathie que j'éprouve pour l'Europe ne me défend pas toujours contre elle et je deviens curieux, moi aussi, de tracer mon image, dussè-je la rejeter. Comment me trouverai-je, sinon en vous regardant ? Et je vous regarde vous perdre un peu

dans l'amour, regrettant de ne pouvoir vous suivre ; pour se perdre, il faut croire à soi-même.

Il me semble que vous donnez à ce qu'un accord presque général appelle réalité, une importance excessive. Le monde créé par cet accord, et dont vous vous accommodez parce que le renier demanderait à celui qui le tenterait un grand courage, pèse lourdement sur vous. La passion, dans votre ordre social, apparaît comme une adroite fêlure. Quelle que soit notre race, nous savons que nous vivons dans des mondes préparés, mais une sorte de joie farouche nous envahit les uns et les autres lorsque l'appel de nos besoins profonds nous montre ce qu'ils ont d'arbitraire. L'homme passionné est en désaccord avec le monde qu'il a conçu, comme avec celui qu'il subit, et

qu'il ait prévu la passion n'y saurait rien changer. L'homme qui veut aimer veut s'échapper, et cela est peu ; mais l'homme ou la femme qui veulent être aimés, qui veulent faire perdre à un autre être, en leur faveur, sa soumission à cet accord me paraissent obéir à une nécessité si puissante que j'y trouve cette conviction : *au centre de l'homme européen, dominant les grands mouvements de sa vie, est une absurdité essentielle.* Ne le pensez-vous pas ?

J'ai quelque temps cessé d'écrire. Cette question m'obsède. De quoi voulez-vous donc vous emparer dans ce que vous appelez l'âme des femmes ? Lorsqu'elles étaient chrétiennes, elles sacrifiaient leur religion ; plus tard, elles sacrifièrent leur jugement. De tels conflits sont aujourd'hui plus malaisés, car il est impossible de lui sacrifier la sensibilité ; aussi sem-

ble-t-il qu'il s'affaiblisse en Europe...

Jecrois que les passions que vous éprouvez organisent moins le monde en faveur de leur objet qu'elles ne vous désagrègent. Elles n'agissent pas sur les « valeurs », mais sur l'intensité de l'existence des choses. L'ordonnance n'est que du royaume de l'esprit, et c'est bien là qu'est votre drame. Il n'est aucune de vos passions qui, autant que l'amour, caressent la bête, puis l'éveillent. Lorsque je m'efforce à séparer votre tourment de celui de la conquête, il me semble parfois assister à une recherche de l'unité pleine de souffrance. Je n'oublie pas que votre religion vous a appris à rechercher le monde en vous fondant sur la conscience exaltée de son désordre fondamental...

Tout cela n'est, hélas ! que recherches. J'ai rappelé de Chine quelques diffé-

rences, sans grand avantage. Voici ces paravents, et quelques considérations :

La femme est un objet assez digne d'intérêt, susceptible, comme l'œuvre d'art, de beauté, et destinée à l'accomplissement de certains devoirs. Qu'elle soit féconde et fidèle, si elle doit être épouse ; belle, si elle doit être concubine ; experte, si elle doit être courtisane. Lascive, cela n'est point désirable ; il suffit qu'elle soit habile à servir son mari ou à dispenser à son amant des divertissements agréablement variés. L'idée que nous avons d'elle nous empêche de lui prêter une personnalité particulière : Comment un jeune homme pourrait-il aimer, une jeune fille qu'il n'a jamais vue et à laquelle ses parents l'ont fiancé à dix ans ? La passion qu'une femme peut inspirer à un homme, nos écrivains l'ont toujours

représentée hors du mariage, car elle est la conséquence d'une opération magique. Que celui qui en souffre l'accepte ou lutte contre elle, elle sera toujours passive. Comme une maladie mortelle, elle est constante et sans espoir. La possession, ni même la certitude de la réciprocité ne l'affaiblissent ; il n'est point au pouvoir des hommes de fermer au flanc des destins les blessures éternelles...

Les rôles de la concubine et de la courtisane demandent parfois de l'intelligence, toujours de l'adresse et de l'attention ; mais toute marque individuelle y serait tenue pour une tache. Les maisons de joie luxueuses que nous voyons en Occident nous étonnent toujours : il est peu de lieux où ce que l'Europe a gardé de la barbarie nous soit sensible à ce point : entre toutes les idées d'un homme, laquelle peut mieux

dévoiler sa sensibilité secrète que celle qu'il se fait du plaisir? Je n'ignore pas qu'il serait ridicule de juger de l'Europe sur ces choses ; néanmoins... Porter intérêt à des femmes et les désirer, seulement parce qu'elles sont belles, quelle marque de grossièreté! En Chine, il n'est pas une courtisane de quelque qualité qui ne soit cultivée et capable de parer les plaisirs qu'elle dispense à l'homme de ceux qu'elle doit à l'esprit. Lire est toujours lire ; mais il y a de bons et de mauvais livres, de jolis ornements et de médiocres. Il faut qu'une courtisane soit cultivée pour que ces faveurs aient du prix et ingénieuse pour qu'elles en conservent. Et rien n'a moins un caractère individuel que cette culture et cette ingéniosité, semblables aux qualités des ouvriers d'art. Les vertus que nous demandons aux femmes

sont les mêmes que celles auxquelles nous trouvons de l'agrément chez un homme ; et les courtisanes les plus recherchées ont presque toujours dû s'incliner devant de jeunes garçons préparés par douze ou quinze ans d'études...

Il est évident qu'une femme vous touche par ce qu'elle a d'unique. Comment pouvez-vous chercher ce qui vous dispose à aimer cette femme, et non telle autre ? Ce n'est pas la beauté : les femmes laides sont aimées. (La beauté d'une femme, d'ailleurs, peut être une occasion d'orgueil, mais elle ne sera jamais une promesse de plaisir sentimental). C'est la seule chose qui soit une réelle promesse : l'expression du visage, de la voix et du corps. Elles justifient toutes les séductions immédiates, même celles dont les effets peu à peu s'ef-

facent, l'âme connue ne permettant plus au visage de parler que de promesses oubliées. Elle touche l'homme en lui proposant les sentiments dont il a le besoin ou le désir ; de la sensualité à la souffrance, il en est qui nous émeuvent presque tous ; d'autres ne correspondent qu'à de rares et secrètes faiblesses, et leur action en est plus profonde.

Les jeunes filles et les jeunes femmes de Chine ne tentent point de se distinguer par une expression particulière. La disposition de leur chevelure, leurs fards, la petitesse de leurs yeux y contribuent, et, plus peut-être que leur visage, le vide de leur existence. Seules, les courtisanes d'un rang élevé, et, au Japon, les geishas, font parfois exception. Aussi sont-elles les héroïnes de tous nos contes de tendresse. Depuis que les femmes sont admises dans

nos universités et qu'elles n'acceptent plus les traditions, les étudiants se prennent d'un intérêt extrême pour ce sentiment que vous appelez amour. Ils vous voient avec regret le confondre avec sa suite de plaisirs sexuels, sur lesquels vos discours leur semblent pleins d'ignorance et de naïveté. C'est qu'ils ignorent les effets précieux que vous avez su tirer de l'imagination.

Les jeunes Chinois qui lisent vos livres, sont d'abord étonnés par la prétention que vous y faites paraître de comprendre les sentiments des femmes. Outre qu'un tel effort serait, à leur avis, digne de mépris, il serait nécessairement voué à l'insuccès. L'homme et la femme appartiennent à des espèces différentes. Que penseriez-vous de l'auteur qui viendrait vous exposer les sentiments

de l'oiseau ? Qu'il vous propose une déformation des siens. C'est ce que nous pensons de l'écrivain qui nous parle de ceux des femmes. De cette tentative vient pourtant la force de l'Européenne. Il semble que vous preniez sa main pour la poser sur votre épaule : elle vous intéresse parce qu'elle vous saisit, mais c'est vous qui vous efforcez à lui permettre de vous saisir. Dans la mesure où vous voulez la comprendre, vous vous identifiez à elle.

Je me souviens de quelques paroles de votre ami G. E.. Il venait de Syrie. Nous parlions des femmes, car, depuis quelques jours, je pense toujours à elles. « Je fus surpris, me dit-il, des sensations qu'elles éveillèrent en moi, dans les premières contrées musulmanes que je visitai. Voilées, je les voyais marcher à petits pas dans la rue, suivies de leurs servantes ; leurs

ombres avançaient lentement le long d'un haut rempart qui creusait dans le ciel une ligne inclinée de créneaux rouges. La curiosité m'a poussé à analyser le trouble sensuel que causait en moi le soin qu'elles apportent à voiler leur visage. Je crois que j'éprouvais, atténuées, les sensations que je prêtais à chacune d'elles. Mais ces sensations, éprouvées par moi, se modifiaient : elles n'étaient pas les leurs, mais celles d'une femme qui connaîtrait les sensations des hommes, celles d'un homme tout à coup transformé en femme... » Je retrouve sans cesse cette différence entre l'objet et la forme que prend votre sensibilité qu'il plie, dessinant les formes du monde et échappant à la pensée. L'amour occidental tire sa force et sa complexité, de la nécessité où vous êtes de vous assimiler, volontairement ou non, à la femme

que vous aimez, liée à l'union qu'il implique en elle d'une tendre sympathie et du plaisir érotique. On ne prend point sans lutte un idéal pour complice.

J'attends votre réponse avec une grande curiosité, et le regret qu'il n'y ait point, dans la langue française, de mot qui exprime cette idée sans la rendre un peu mesquine.

A. D. A LING

Mon cher ami,

L'importance excessive que nous avons été amenés à donner à « notre » réalité n'est sans doute que l'un des moyens dont se sert l'esprit pour assurer sa défense. Car les affirmations de cet ordre nous soutiennent plus qu'elles ne nous expliquent. Les hommes, qui depuis plusieurs milliers d'années cherchent leurs limites et leur image, n'ont jamais été satisfaits que par la destruction de leur recherche. Ils se sont trouvés dans le monde, et en Dieu. Ceux que vous ve-

nez d'observer se cherchent en eux-mêmes. Prenez garde à leurs paroles.

En acceptant la notion d'inconscient, en lui portant un intérêt extrême, l'Europe s'est privée de ses meilleures armes. L'absurde, le bel absurde lié à nous comme le serpent à l'arbre du Bien et du Mal, n'est jamais tout à fait caché, et nous le voyons préparer ses jeux les plus séduisants avec le concours fidèle de notre volonté. Si nous jugeons assez communément autrui sur ses seuls actes, nous ne le faisons pas de nous-même ; l'univers réel, soumis au contrôle et aux nombres, n'est que celui où se meuvent les autres hommes. La rêverie hante le nôtre, avec son collier de victoires. Quelques instants de solitude et d'ennui suffisent à nous faire retrouver, en nous-mêmes, le souvenir affaibli d'armes étincelantes : la

gloire suprême des drames de l'histoire et de l'art est de se jouer tous les jours au fond d'innombrables consciences obscures. Car l'âme occidentale est là : le mouvement dans le rêve... Ces jeux, dont l'absurdité semblerait terrible si elle n'était commune, laissent en nous des traces presque aussi fortes que des souvenirs. L'esprit donne l'idée d'une nation ; mais ce qui fait sa force sentimentale, c'est la communauté des rêves. Nos frères sont ceux dont l'enfance s'est déroulée suivant le rythme des épopées et des légendes qui dominaient la nôtre. Nous avons tous senti la fraîcheur et la brume du matin d'Austerlitz, et l'émotion de ce long soir douloureux où l'on apporta, pour la première fois, des pains de fougère dans Versailles lourd de silence. Que d'images il faut à des hommes blancs

pour leur donner une âme nationale !

La lecture, les spectacles, chez les gens sans culture, sont des sources de vies imaginaires. Rien n'est moins désintéressé que le désir de connaître. L'Occident, qui ignore l'opium, connaît la presse. Cette lutte des ambitions victorieuses ou vaincues d'un jour : un journal, quel monde n'agite-t-elle pas derrière les prunelles au regard absent ! C'est là ce qui fait de l'existence des hommes de notre race des existences murées. Rien ne résonne en elles avec le son que nous prévoyons. Songez, mon cher Ami, que, chez nous, il n'est pas d'homme qui n'ait conquis l'Europe. Quelles possibilités de mépris...

Goûtez-vous le burlesque ? Allez au cinématographe. Son action entourée de silence et son rythme rapide sont particu-

lièrement propres à toucher notre imagination. Regardez les gens qui sortent lorsque le spectacle est terminé : vous retrouverez sous leurs gestes ceux des personnages qu'ils viennent de suivre. Comme ils traversent héroïquement les avenues ! Dans l'esprit des Européens, mon cher Ami, des disques vierges de phonographe sont cachés. Certains mouvements, qui affectent vivement notre sensibilité, s'y gravent. Que notre désir ou notre désœuvrement l'y incite, et l'animal commence sa mélodie héroï-comique. A peine notre culture l'embellira-t-elle et nous donnera-t-elle parfois l'agrément d'être hantés par les fantômes de maîtresses choisies...

Spectacle singulier : une démenace qui se contemple. La fièvre de puissance dont sont parées les grandes individualités nous touche plus que leurs actes — qui ne

sont qu'une préparation pour atteindre leur attitude — et les en détache lorsqu'une inopportune intervention de la vie réelle les met en désaccord avec elle. Qu'importent Sainte-Hélène, et que Julien Sorel meure sur l'échafaud!

Le jeune Français dont une heure de désœuvrement a fait Napoléon accomplit les gestes de l'empereur qui l'ont ému, mais l'empereur, c'est lui. Des schèmes de vies célèbres le dirigent, et courbent un instant son imagination docile qui tout à coup les domine à son tour. Par instants, sur cette folie, s'appuie une lucidité parfaite : le général imaginaire prépare des plans logiques et repousse des difficultés supposées à l'aide de méthodes précises. Les romans occidentaux vous montreront fort bien, d'ailleurs, ce que peut être une rêverie demandant à l'intelligence

les moyens de faire accepter sa folie.

Nous ne dessinons pas une image illusoire de nous-mêmes, mais d'innombrables images, dont beaucoup sont à peine des ébauches, et que l'esprit rejette avec gêne même lorsqu'il a collaboré à leur tracé. Tout livre, toute conversation en peut faire apparaître; renouvelées par chaque passion nouvelle, elles changent avec nos plus récents plaisirs et nos dernières peines. Elles sont cependant assez puissantes pour laisser en nous des souvenirs secrets qui grandissent jusqu'à former un des éléments les plus importants de notre vie : la conscience que nous avons de nous-mêmes, si voilée, si opposée à toute raison, que l'effort même de l'esprit pour la saisir la fait disparaître. Rien de défini, ni qui nous permette de nous définir; une sorte de puissance latente... Comme

si l'occasion avait seule manqué pour que nous accomplissions dans le monde réel les gestes de nos rêveries, nous gardons l'impression confuse, non de les avoir accomplis, mais d'en avoir été capables. Nous sentons cette puissance en nous comme l'athlète, ne songeant pas à sa force, la connaît. Acteurs misérables qui ne veulent plus quitter des rôles glorieux, nous sommes pour nous-mêmes des êtres en qui dort, mêlé, le cortège ingénu des possibilités de nos actions et de nos rêves.

Pour cette conscience, nourrie, avec les promesses ou les espoirs d'une vie humaine, de toutes les richesses du délire, être ne peut s'abaisser à devenir : être quelqu'un. Elle échappe à toute discussion. Si elle n'a jamais été considérée, c'est que les méditations dont le moi a été en Occident l'objet se sont attachées surtout

à sa permanence. Toutes admettent implicitement qu'il est, dans l'instant, distinct du monde. Les Chinois avec lesquels je m'entretiens n'acceptent point cette opposition ; et je dois reconnaître qu'elle ne me touche pas. Avec quelque force que je veuille prendre conscience de moi-même, je me sens soumis à une série désordonnée de sensations sur lesquelles je n'ai point prise, et qui ne dépendent que de mon imagination et des réactions qu'elle appelle. Car la rêverie, qui est encore action, est soutenue par une imagination passive, qui consiste en substitutions involontaires. Tout le jeu érotique est là : être soi-même *et l'autre* ; éprouver ses sensations propres et imaginer celles du partenaire. Du sadisme, du masochisme jusqu'aux sentiments qui dépendent d'un spectacle, les hommes sont soumis à ce

dédoublement, dernier visage des vieilles forces de fatalité. Etrange faculté, que de supposer des sensations, et d'en éprouver ainsi ; plus étrange encore, de saisir un tel jeu. Car l'esprit se retrouve ici : si, pénétrés par ces sensations, nous réagissons, c'est orientés par lui ; comme les découvertes, les erreurs sont de son domaine, hors duquel disparaissent les formes ; et de son domaine est notre défense commune, l'idée du moi, suggestion de probabilités.

Cette défense contre l'incessante sollicitation du monde est la marque même du génie européen, qu'il s'exprime sous le masque hellénique ou sous le masque chrétien. Lorsqu'un théologien catholique appelle le démon « Prince du Monde », je crois entendre la voix des statues antiques s'élever du bronze noir. Marque, comme

d'une tribu, de nos terres orgueilleuses, que cette voix alternativement d'exaltation et de désespoir, qui crie sa foi dans les limites de l'homme, dans leur nécessité, comme sa raison d'être ! Marque, aussi, d'une race soumise à la preuve du geste, et promise par là au plus sanglant destin.

LING A A. D.

Paris.

Cher Monsieur,

72646

Rien ne pourrait, mieux que nos rêveries, éclairer la différence qui sépare nos sensibilités. Si nous rêvons, à peine est-ce pour demander à nos rêves la sagesse que nous refuse la vie. La sagesse et non la gloire. « Le mouvement dans le rêve, écriviez-vous ». Je vous réponds : le calme dans le rêve.

Car le Chinois qui rêve devient un sage. Sa rêverie n'est point peuplée d'images. Il n'y voit ni villes conquises, ni gloire, ni puissance ; mais la possibilité

de tout apprécier avec perfection, de ne point s'attacher aux éphémères, et, si son âme est un peu vulgaire, quelque considération.

Rien ne l'incline à l'action. Même en rêve... Il *est*. Sentir qu'il est respecté, ce n'est point imaginer qu'il entre dans une salle où les têtes s'inclinent. C'est savoir qu'aux choses qui lui sont particulières s'ajoute le respect qu'il inspire. Quelque singulier que cela puisse vous sembler, le Chinois imagine, si je puis dire, sans images. C'est cela qui le fait s'attacher à la qualité et non au personnage, à la sagesse et non à l'empereur. C'est pour cela que l'idée du monde, du monde qu'il ne saurait imaginer, correspond pour lui à une réalité.

Voici bien longtemps que vous vous appliquez à vous pénétrer de votre exis-

tence. Soigneusement, vous étiquetez, classez, limitez les personnages qui vous apparaissent, et le vôtre. Munis de bésicles légers et sans branches, vous allez, myopes et attentifs, cherchant des différences. Ce soin qu'apportaient à cerner leurs figures les peintres de votre xvi^e siècle, pour lesquels j'ai du goût, vous l'avez de votre esprit. Parfois, seul, feuilletant un des livres auxquels vous accordez quelque prix, oubliant avec le soleil chassé une angoisse aujourd'hui familière, je prends un divertissement exquis à votre chasse de l'individu, et à vos efforts pour retenir une capture si précieuse. Car, si vous vous trouvez vous-mêmes, c'est à la manière de ces magiciens qui, après avoir appelé les démons, voient leur chambre envahie d'innombrables visages cornus et se réveillent, très tard, sous des piles de livres.

Ils souffrent d'un fort grand mal de tête. Non que les livres les aient blessés ; mais ils se souviennent que les diables se disputaient et se battaient, car chacun d'eux voulait être le seul vrai ; ce qui induit en de nouvelles difficultés ces magiciens ingénieux.

De tous temps nous nous sommes appliqués à n'être ni séduits, ni arrêtés par cette illusion de nous-mêmes. Je vous vois, Monsieur, songer au Bouddhisme, car l'Occident prête à cette attitude une importance inexplicable. Il n'y faut point songer. Les maîtres du Bouddhisme ont parfois atteint à une pureté pleine de nuances et d'intelligence dont je suis plus touché que de la vôtre, où je sens trop de candide ardeur. Mais ils tombent dans les mêmes errements que vous. Se chercher et se fuir est également insensé.

Quiconque se laisse diriger par l'esprit ne vivra plus que pour lui et par lui. Il n'est pas de plus néfaste parure. Nous voulons ne pas prendre conscience de nous-mêmes en tant qu'individus. L'action de notre esprit est d'éprouver lucidement notre qualité fragmentaire et de tirer de cette sensation celle de l'univers, non comme vos savants reconstituent les animaux fossiles avec quelques ossements, mais plutôt comme nous voyons s'élever, à la lecture d'un nom sur une carte, des paysages inconnus rayés de lianes géantes ; car la suprême beauté d'une civilisation affinée, c'est une attentive inculture du moi.

Cette notion du monde que vous ne trouvez pas en vous, vous la remplacez par des constructions. Vous voulez un monde cohérent. Vous le créez, et en tirez

une sensibilité particulière, cernée avec une délicatesse extrême. Qui dira ce qu'elle doit à votre esprit ? La nôtre nous dépasse de toutes parts. L'attitude qui distingue essentiellement certains de nos sages de ceux des autres peuples, n'a besoin ni d'éthique, ni d'esthétique. Car leur sensibilité, qui ne tend que vers sa perfection propre, implique une esthétique sans possibilité de conflits. Quant à la morale, il est vain de vouloir la soustraire aux beaux-arts.

Il est vrai que certains Occidentaux se sont divertis, dans des livres, à réduire notre pensée à la leur. Mais ceux qui ont tenté de la connaître vraiment, ceux qui, dédaigneux des symboles vers quoi s'efforce la vôtre, sont venus vers nous, ont vite compris qu'un cerveau peut servir à des fins assez différentes, et que la con-

quête du monde est plus désirable que celle de son ordre. Ils ont oublié, peu à peu, les conseils des collines toscanes et des jardins français...

Je me suis promené, moi aussi, dans vos jardins incomparables où les statues mêlent au déclin du soleil leurs grandes ombres royales ou divines. Leurs mains ouvertes vous semblent alors élever une lourde offrande de souvenirs et de gloire. Votre cœur veut discerner dans l'union de ces ombres qui lentement s'allongent une loi longtemps attendue. Ah ! quelle plainte sera digne d'une race qui, pour retrouver sa plus haute pensée, ne sait plus implorer que ses morts infidèles ? Malgré sa puissance précise, le soir européen est lamentable et vide, vide comme une âme de conquérant. Parmi les gestes les plus tragiques et les plus vains des

hommes, aucun, jamais, ne m'a paru plus tragique et plus vain que celui par lequel vous interrogez toutes vos ombres illustres, race vouée à la puissance, race désespérée...

Que j'ai besoin de vous, délices du corps vaincu dans la nuit accablante, pensée inhumaine au-dessus de l'immense flamboiement du monde, Asie...

DU MÊME AU MÊME

Paris.

Cher Monsieur,

Il y a en nous un sens dont vous ne semblez pas deviner même qu'il puisse exister : celui des vies étrangères, des vies essentiellement différentes des nôtres. Il imprègne notre art populaire et nos arts plastiques à tel point qu'il est impossible de les bien comprendre à quiconque ne s'appuie pas sur lui. Le soin qu'apportent nos peintres à observer ce qu'ils veulent peindre ne peut expliquer les formes qu'ils ont fixées ; car nous retrouvons dans des

images allégoriques de la gazelle et du cheval, par exemple, le même sentiment qui nous touche dans les peintures où ces animaux, représentés en mouvement, semblent tirer leur agrément d'une observation adroite.

Les animaux et les objets que vous représentez se préparent généralement à inspirer des fables. Vous m'en voyez attristé. Cela encore vient de l'étrange maladie qu'à causée chez vous le développement de l'esprit, et dont je vous ai déjà parlé. Vous vous êtes enquis, sans sourire, des qualités et des défauts des animaux ; vous avez admiré les bons sentiments du chien, dénoncé l'hypocrisie du chat. Jadis, il arrivait, en Europe, que les tribunaux fussent obligés de condamner des animaux. Cet usage était bon, et je ne saurais vous dire combien je regrette

que vous l'ayez supprimé. J'y trouverais un symbole ; j'y admirerais, une fois de plus, le sens de l'ordre qui vous distingue entre les races ; j'y prendrais enfin une agréable récréation.

Vous connaissez le conte du Crâne. Lorsque son auteur nous montre le crâne humain oublié au bord du chemin poursuivant le passant qui l'a souillé, il n'agit pas autrement qu'un conteur occidental. Mais lorsqu'il nous fait voir, dans le grand clair de lune glacé, cette boule qui roule, saute, retombe, rebondit, et ne cesse de harceler le passant effaré, nous sentons qu'il suppose cette tête douée d'une vie particulière, soumise à sa forme, étrangère aux choses humaines. Là commencent les domaines du fantastique.

La vie qui a pénétré nos figures vous a fait croire que notre art aimait à fixer

l'individuel. Elle vient, au contraire, de l'abandon des caractères individuels. La notion d'espèce, pour vous, est tout abstraite ; elle vous permet de classer ; elle est un moyen de connaissance. En nous elle est liée à la sensibilité. Seuls les arts d'Asie ont créé des caricatures d'animaux... Lorsque je compare votre art au nôtre, vos sensations me semblent dispersées, et les nôtres ordonnées presque comme le sont vos idées. Devinez-vous, chrétien, ce que peut être un homme dont la sensibilité est ordonnée ?

Lorsque je dis : le chat, ce qui domine mon esprit n'est pas l'image d'un chat ; ce sont certains *mouvements* souples et silencieux spéciaux au chat. Vous distinguez une espèce des autres par sa ligne. Pareille distinction ne s'appuie que sur

la mort. (On dit que vos peintres, jadis, étudiaient en dessinant des cadavres les proportions du corps humain.)

La notion de l'espèce est celle de ce qui relie les formes que prend la vie dans les individus qui lui appartiennent : la nécessité de mouvements particuliers. C'est pourquoi elle ne peut, non plus que le style, être figurée ; mais le style peut être atteint, et elle peut être suggérée. Cette suggestion est le plus grand moyen de l'art ; son expression est le symbole de l'espèce vivante comme la ligne est celui de l'espèce morte. Comprendre le monde des existences successives c'est d'abord la comprendre ; et c'est par elle que le divertissement de l'artiste, découvre le monde. Elle marque profondément l'opposition de votre conquête et de la nôtre : d'analogies évi-

dentes vous allez à d'autres plus cachées, et nous allons à d'inconciliables différences.

Toute l'après-midi, j'ai regardé les tableaux du Louvre. A leur maladroite réunion, que je préfère ce que montrent les fenêtres ! Ce printemps léger qui passe sur Paris m'enchanté. Les quais de la Seine ressemblent aux lithographies de vos peintres romantiques : ils sont glorieux, charmants et bourgeois à la fois ; les palais y sont entourés de marchands d'oiseaux. Vos musées ne m'apportent point de plaisir. Les maîtres y sont enfermés ; ils discutent. Ce n'est pas leur rôle, ni le nôtre de les écouter. Et je suis toujours déçu par les lieux où vous préférez la satisfaction de juger à la joie plus fine de comprendre.

Le musée enseigne, hélas ! ce qu'at-

tendent de la beauté les « étrangers ». Il incite à comparer, et amène à sentir surtout, dans une œuvre nouvelle, la différence qu'elle apporte. Il domine la sensibilité qui se propose à lui, et je prévois, non sans amertume, que celle de mes enfants sera soumise à ses hasards. Les émotions, les rapprochements inattendus de couleurs, les rêves esthétiques que mes aïeux tirèrent de nos peintures iront rejoindre dans la mort les rêveries que les jouets donnent aux enfants ; ils ne s'en distinguaient que par la qualité... Combien de siècles de sagesse nous ont conseillé de faire de notre imagination la servante toujours nouvelle de notre sensibilité ! Victorieuse de tant de chefs-d'œuvre, l'infatigable tristesse de l'Occident passe de salle en salle, tandis que le jeune génie de la Seine fait monter du fleuve

un brouillard couleur de peuplier... Les paysages de votre pays vous portent, dit-on, à la méditation ; ceux du nôtre inclinent notre âme vers la tristesse ou vers la joie. Certains, inconnus, par les ombres sur la neige ou les raies rouges d'un pont sont éveillés soudain à la vie ; ils deviennent d'harmonieux messages qui viennent nous parler de nous-mêmes. Réel ou figuré, qu'il éveille notre sensibilité ou s'accorde avec elle, un paysage est un sentiment paré. Ceux que nous préparons, les jardins, sont presque des pièges. Signes de nos sentiments, ils ont sur nous une grande puissance, et leurs transformations nous troublent profondément. Je me souviens de celui qu'un de mes ancêtres avait fait ordonner au XVIII^e siècle près d'Amoy par un jardinier respecté. Mes parents avaient choisi, pour

m'y conduire, un des crépuscules de la fin de l'été qui, dans cette région, sont d'une extrême finesse et font aspirer à la perfection. Nous arrivâmes tard. L'ombre qui montait de la terre effaçait les contours; il semblait que la pureté du jardin, au long des siècles, fut demeurée inaltérée. Peu à peu, une paix monastique avait revêtu ce lieu auquel elle convenait seule, comme pour adoucir sa pureté blessée. Au rythme du vent chaud encore, les arbres aimés par les ancêtres, s'inclinant et se relevant avec lenteur, semblaient balancer longuement ce paysage, de rochers bas, d'étangs et de collines, sur l'immuable horizon marin.

Un rayon tardif, un de ces rayons presque sans lumière, mais très colorés, que lance le soleil avant de se coucher, passa à travers les troncs des arbres et éclaira

tout à coup une partie du jardin et, au loin, quelques villas européennes jusqu'à indistinctes. Le désordre des allées et des arbustes, la présence de ces maisons étrangères détruisaient si cruellement cette beauté calme accablée d'années que je songeais à l'achèvement honteux d'une vie héroïque. Royaume de la ferveur, quelles que soient ta gloire ancienne et ta noblesse, il est une heure où la plaie que tu portes au cœur ne peut plus être cachée, et saigne... C'est l'heure du plus grave silence.

Heure que je savais unique, heure d'une inégalable solitude ! Dans l'agonie des déesses recueillies je trouvais une émotion que je n'eusse osé demander à leur gloire. Le sang qui coulait sur leur corps les détruisait comme les flammes et les parait comme leur lumière... Plus même

que leur souvenir, j'aimais leur image meurtrie. Leur mort m'attachait passionnément à elles, et l'adolescent que j'étais s'enivra longtemps de l'odeur lourde de leur sang terrestre...

DU MÊME AU MÊME

Paris.

Cher Monsieur,

Vous trouverez dans cette lettre la photographie d'un masque de bronze antique. On me l'a envoyée de Chine, et je l'y renvoie pour vous. Il est antérieur aux Han : deux yeux, et une ligne gravée qui indique le nez. Il évoque la terreur. Il ne l'inspire pas : il l'évoque. La bouche, qui, dans toutes les sculptures primitives occidentales, exprime les sentiments, n'est pas même figurée.

Vous connaissez comme moi-même la beauté des images que le bouddhisme troublé par la Grèce vint sculpter au flanc de nos montagnes. Malgré la paix reli-

gieuse qui descend de leurs yeux fermés, la Chine profane et sacrée n'a cessé, pendant dix siècles, d'effacer ce qu'elles avaient d'humain, de les corrompre, de les transformer en objets de rêves et en signes divins, insensiblement, avec une force d'océan immobile. Les figures de vos cathédrales ont disparu comme elles. Ici et là, comme l'éclat atténué du jour se disperse en étoiles, la vaste perfection d'un art royal se brise en mille objets précieux. Mais cette dispersion, en Chine, est l'épanouissement lucide et saugrenu du rêve; en Europe, celui de l'homme, de la femme, et de leurs plaisirs. Sur le socle vide des statues des sages, vous vous trouvez vous-mêmes et nous trouvons, entouré de monstres familiers, le signe de la sagesse.

Sans doute est-ce l'usage des carac-

tères idéographiques qui nous a empêchés de séparer les idées, comme vous l'avez fait, de cette sensibilité plastique qui pour nous s'attache toujours à elles. Notre peinture, lorsqu'elle est belle, n'imité pas, ne représente pas : elle signifie. L'oiseau peint est un signe particulier de l'oiseau, propriété de ceux qui le comprennent et du peintre, comme le caractère : oiseau en est le signe public. Pénétré maintenant de votre art, le nôtre m'apparaît comme la lente, la précieuse conquête du rêve et du sentiment par le signe.

A. D. A' LING

Paris.

Mon cher ami,

Une intelligence fortement organisée domine aisément les représentations humaines, parce qu'elle est décidée à ne faire d'elles que la parure du système de jugements qui l'a formée. Ornaments, saveur de la pensée... Toujours, l'esprit de l'Occident s'efforça de donner aux choses auxquelles il attribuait de la valeur un caractère durable. Il y en a en lui une tentative de conquérir le temps, d'en faire le prisonnier des formes. Mais cette tentative même n'est possible que dans un

monde organisé par lui. C'est lui qui se couronne, et réduit au néant l'existence de ce qu'il ne doit pas élire...

Le temps l'entraîne aujourd'hui. Ce sens nouveau que nous trouvons aux gestes et aux paysages c'est la nécessité où nous sommes de les regarder rapidement qui le leur donne. Comme les eaux des grandes profondeurs transforment peu à peu leurs habitants selon le pittoresque des carnavals biologiques, notre civilisation, pénétrant nos artistes, leur rend insaisissable un monde qui n'accepterait pas son rythme. Je me souviens, parfois, de ces paysages de loess où les montagnes dirigent vers un triangle renversé de ciel leurs stratifications parallèles ; ou de vos paysages du Sud, parfaits comme des dessins. Notre art me paraît alors celui d'une planète lointaine, et je me console, en

tirant de sa machinerie un plaisir compliqué, de la grande tristesse que me donne cette certitude : il n'y a plus d'art que je ne puisse comprendre...

Les Européens sont las d'eux-mêmes, las de leur individualisme qui s'écroule, las de leur exaltation. Ce qui les soutient est moins une pensée qu'une fine structure de négations. Capables d'agir jusqu'au sacrifice, mais pleins de dégoût devant la volonté d'action qui tord aujourd'hui leur race, ils voudraient chercher sous les actes des hommes une raison d'être plus profonde. Leurs défenses, une à une, disparaissent. Ils ne veulent pas s'opposer à ce qui est proposé à leur sensibilité, ils ne peuvent plus ne pas comprendre. La tendance qui les pousse à se désertter eux-mêmes, c'est lorsqu'ils considèrent les œuvres d'art qu'elles les domine le

mieux. L'art est alors un prétexte, et le plus délicat : la plus subtile tentation, c'est celle dont nous savons qu'elle est réservée aux meilleurs. Il n'est pas de monde imaginaire à la conquête duquel ne s'efforcent aujourd'hui, en Europe, les artistes inquiets. Palais abandonné qu'attaque le vent d'hiver, notre esprit se désagrège peu à peu, et ses lézardes d'un bel effet décoratif ne cessent de s'étendre. Oui, celui qui regarde les formes qui se sont succédé en Europe depuis dix ans et ne veut pas *s'efforcer* de comprendre à l'impression de la folie, d'une folie consciente d'elle-même et satisfaite. Ces œuvres, et le plaisir qu'elles apportent, peuvent être « apprises » comme une langue étrangère ; mais, cachée par leur succession, on devine une force angoissante qui domine l'esprit. Toujours renou-

veler certains aspects du monde en les regardant avec des yeux nouveaux, il y a, dans cette recherche, une ingéniosité ardente qui agit sur l'homme à la façon d'un stupéfiant. Les rêves qui nous ont possédés appellent d'autres rêves, de quelque façon que s'exerce leur sortilège : plante, tableau ou livre. Le plaisir spécial que l'on trouve à découvrir des arts inconnus cesse avec leur découverte, et ne se transforme pas en amour. Que viennent d'autres formes qui nous toucheront, et que nous n'aimerons pas, rois malades à qui chaque jour apporte les plus beaux présents du royaume, à qui chaque soir ramène une avidité fidèle et désespérée...

Le malaise européen, c'est celui que causent les découvertes à des âmes, hélas ! de peu d'ingénuité. Vous connaissez la

Conquête de la Nouvelle Espagne ?
Comme la voix de Sahagun, sous le vieux texte espagnol, semble vibrer gravement, lorsqu'il conte qu'à son entrée à Mexico, au Palais du roi, il visita « des jardins qui ne ressemblaient à rien qui fut fait de la main des hommes, et, dans les salles basses, des collections de serpents et de nains tristes... » La tristesse qui troublait le Père latin dans les yeux des nains Indes des Occidentales, nous l'avons retrouvée et vaincue dans les œuvres antiques et dans les merveilles toscanes, puis dans ce Louvre où les tableaux réunis par Napoléon troublaient, par leur seule succession, les artistes les plus sûrs d'eux-mêmes. Mais ce n'est plus l'Europe ni le passé qui envahit la France en ce début de siècle, c'est le monde qui envahit l'Europe, le monde avec tout

son présent et tout son passé, ses offrandes amoncelées de formes vivantes ou mortes et de méditations... Ce grand spectacle troublé qui commence, mon cher ami, c'est une des tentations de l'Occident.

Il y aurait dans la victoire des formes sur l'esprit quelque chose de plus profond que la force du plaisir et l'exaltation d'une sensibilité un peu vulgaire. Le plaisir voluptueux, et celui de la nouveauté, séduisent aisément des esprits médiocres, mais ils seraient sans force contre ceux qui sont préparés à les combattre. En vérité, une culture ne meurt que de sa propre faiblesse. En face de notions qu'elle ne peut acquérir, elle se condamne à trouver dans leur destruction l'élément de sa renaissance, ou à l'anéantissement. Aussi voyons-nous naître, dans l'Europe en-

tière, le jeu parfois amer des expériences artistiques. Car tout pourrait être tenté par une culture dont les éléments ne seraient liés que par leur présence dans l'homme. D'aucuns, que pénètre l'impression d'être entourés de formes et de pensées extrêmement mobiles, donnent à la contemplation lucide de cet univers en mouvement un plus haut prix qu'à la volonté de le fixer. Aussi bien ne peuvent-ils trouver qu'en lui leur propre figure, dont ils sont curieux. Et plus loin...

Mais rien n'est plus digne de passion que leurs tentatives brusques, violentes, inquiètes, de retrouver la qualité perdue. Aurige de Delphes, Koré boudeuse, Christs romans, têtes saïtes ou khmères, boddhisatvas des Wei et des Tang, primitifs de tous les pays, ces œuvres sont élues

d'abord pour la volonté de ne pas séduire qu'ils sentent en elles, et ensuite pour l'architecture à peine teintée d'émotion qui leur est commune et que nous voulons appeler la beauté. Voilà la revanche de l'esprit. Le fleuve des formes vivantes gronde en lui comme une rivière souterraine, mais il en tire ces grandes formes simples, dussent-elles être plus tard emportées, pour régner sur les autres et les soumettre à ses jeux.

Car cet esprit qui se refuse à accorder au jugement une valeur réelle, est amené par sa force même à prendre conscience de son besoin d'un classicisme négatif, appuyé presque tout entier sur une horreur lucide de la séduction. L'art qu'il désire, il le conçoit moins en songeant à une œuvre qu'à un rapport presque mathématique entre ses parties. Et il est bien

moins la satisfaction d'un désir que l'effort d'une culture sans cesse attaquée pour se soumettre les forces ennemies et sa vie même, son plus impitoyable adversaire.

LING A A. D.

Paris.

Cher Monsieur,

Notre univers n'est pas soumis, comme le vôtre, à la loi des effets et des causes, ou, plus exactement, cette loi, que nous admettons, y est sans force ; il n'admet pas l'injustifiable. Un acte inexplicable n'est pour nous l'effet d'une cause inconnue que parce qu'elle s'est produite dans une vie que nous ignorons. De là, la valeur que nous reconnaissons à la sensibilité, l'intérêt que nous lui portons et la connaissance que nous en avons et qui me semble supérieure à la vôtre.

Bien que j'aie abandonné la croyance à

la transmigration des âmes, ma sensibilité est analogue à ce qu'était celle de mon père ; autant que le charme de nos porcelaines anciennes, je goûte celui de ne pas me limiter et de n'être pas séduit par tous ces liens grossiers dont vous vous meurtrissez savamment afin d'acquérir la certitude de vos particularités.

Certes, la vieille idée de transmigration a modelé la sensibilité asiatique, comme l'idée de responsabilité a modelé la sensibilité occidentale. Mais vous comprenez mal ce qu'est cette idée. Vous la *traduisez*. Nul d'entre nous ne croit qu'*il* a été, dans une existence antérieure à la sienne, tel ou tel personnage illustre. Pour exprimer votre pensée avec netteté, vous êtes obligé de dire qu'il s'agit là des demeures corporelles, successives et différentes d'une âme unique. Cette distinction n'exprime

rien pour nous, qui ne pouvons accepter le caractère de constance que vous prêtez à ce que vous appelez âme. Nous ne pouvons disposer l'une à la suite de l'autre plusieurs personnalités ; nous ne concevons pas la personnalité. L'idée même de l'existence individuelle était si faible chez nous que, jusqu'à la Révolution, les parents étaient punis avec leurs enfants pour les fautes que ceux-ci avaient commises à leur insu.

Les formes successives d'une âme n'ont pas d'autre rapport entre elles que celui qu'ont le nuage et les plantes que sa pluie fait croître. Vous savez que la créature n'a aucun souvenir de ses états antérieurs. Il est difficile de limiter cette idée avec des paroles d'Europe. Du moins puis-je dire que ce qui a été traduit par « Tu renaîtras chacal » le serait moins mal par

« de tes actes, à ta mort, un chacal naîtra ». Car il s'agit là d'exprimer la pensée de races pour lesquelles le chacal ne sait pas qu'il fut homme, n'est soumis qu'à des lois animales ; pour lesquelles la destinée n'est point marquée par la conscience que l'individu en prend, mais par l'infime changement qu'elle apporte au monde... D'ailleurs quel moi pourrait-on trouver à travers un destin qui n'est pas humain ? Il échappe à ceux qui ne sont point libérés de la pensée et des tourments des hommes. Seuls peuvent prendre conscience, non des destins individuels, mais de leur nature commune, les sages qui conçoivent l'absolu qui domine les vaines agitations terrestres. Vous retrouvez ici cette singulière structure de la pensée orientale, aussi cohérente que n'importe quelle philosophie occidentale, mais dont les lignes ne se

rejoignent que dans l'infini, comme ces jardins de Cachemire dont les perspectives s'établissent par de grandes trouées ouvertes sur le ciel et sur les lointaines montagnes de neige...

Les paysages de vos pays ne troublent point l'idée de la dignité de l'homme, qui vous est si chère. Il n'est pas de spectacle de la nature auquel vous ne puissiez comparer un ouvrage humain. La puissance des montagnes, qui n'appelle que des sentiments de grandeur calme, ne saurait vous donner, comme les mouvements désordonnés d'une végétation s'inclinant et se relevant, tombant avec un moutonnement d'avalanche du sommet des pics et s'enfonçant, toujours, aussi dense, jusque dans la mer, la sensation de l'existence d'une force plus grande que celle des hommes. Je ne parle pas d'une force

divine. C'est au contraire le caractère inhumain, incompréhensible, végétal de cette force qui nous saisit lorsque nous en prenons connaissance.

Entre l'esprit oriental et l'esprit occidental s'appliquant à penser, je crois saisir d'abord une différence de direction, je dirais presque de démarche. Celui-là veut dresser un plan de l'univers, en donner une image intelligible, c'est-à-dire établir entre des choses ignorées et des choses connues une suite de rapports susceptibles de faire connaître celles qui étaient jusque-là obscures. Il veut se soumettre le monde, et trouve dans son action une fierté d'autant plus grande qu'il croit le posséder davantage. Son univers est un mythe cohérent. L'esprit oriental au contraire, n'accorde aucune valeur à l'homme en lui-même ; il s'ingénie à trouver dans

les mouvements du monde les pensées qui lui permettront de rompre les attaches humaines. L'une veut apporter le monde à l'homme, l'autre propose l'homme en offrande au monde...

Ceux qui voyaient dans les statues du temple des lamas une suite de démons bizarres ne nous comprenaient pas plus mal que vos savants, devant qui l'idée de symbole s'est abaissée comme les tentures brodées de dessins magiques devant les divinités du temple. La vie est le domaine infini des possibles. L'idole à plusieurs bras, la danse de mort, ne sont point des *allégories* du monde en perpétuelle transformation. Ce sont des êtres imprégnés d'une vie inhumaine, *qui a rendu nécessaires ces bras*. Il faut les contempler comme vous contemplez les crustacés géants que les filets rapportent

des grandes profondeurs. Les uns et les autres nous déconcertent, nous montrent tout à coup ce qu'il y a en nous de simple et nous inspirent l'idée d'existence sans liens avec les nôtres. Mais les premiers ne sont que les figures armées du sable, tandis que les autres sont les intercesseurs du surhumain.

La création des figures divines est un art sacré. Seules, la méditation prolongée de l'artiste, une vie pure, l'austérité des couvents lui permettent de découvrir en lui-même un sentiment mystique assez puissant pour l'obliger à lui donner une forme nouvelle. Cette forme née d'une extase angoissée, ce n'est pas une notion qu'elle doit apporter à ceux qui la regarderont, c'est une désorganisation particulière, une émotion devant l'une des forces du monde...

J'écris à dessein une émotion. Ce qui vous arrête lorsque vous tentez de nous comprendre, c'est que pour nous, la pensée et l'émotion ne sont pas séparées. La pensée est unie à notre vie, comme l'amour est uni à la vôtre. Vous croyez avoir des aspects du monde des vues nombreuses et distinctes; vous ne les avez que de la maladie de votre pensée qui vous porte à le concevoir ainsi. Vous avez distingué dans l'homme certains sentiments, et leurs causes les plus communes; mais vous croyez qu'il y a, dans ce que vous appelez Homme quelque chose de permanent qui n'existe pas. Vous êtes semblables à des savants forts sérieux qui noteraient avec soin les mouvements des poissons, mais qui n'auraient pas découvert que ces poissons vivent dans l'eau.

En face d'un monde dispersé, quel est

le premier besoin de l'esprit? Le saisir. Nous ne pouvons le faire sur ses images, puisque nous sommes sensibles d'abord à ce qu'elles ont de transitoire ; nous voulons le faire sur ses rythmes. Connaître le monde n'est pas en faire un système, non plus que connaître l'amour n'est l'analyser. C'est en prendre une conscience intense. Notre pensée (lorsqu'elle n'est pas au service de combats dogmatiques) n'est pas, comme la vôtre, le résultat d'une connaissance, mais l'armature, la préparation de cette connaissance. Vous analysez ce que vous avez éprouvé ; nous pensons afin d'éprouver.

Pour le penseur de l'Extrême Orient, une seule connaissance est digne d'être acquise, celle de l'univers. Il s'applique à créer en lui, selon les règles établies, des états de pensée et de sensibilité qui

se continuent mutuellement ; qui sont dirigés, dès leur origine, dans un certain sens et parviennent à donner aux vues de l'esprit, qui sont hypothèses, un caractère de certitude.

Le monde est le résultat de l'opposition de deux rythmes qui pénètrent toutes les choses existantes. Leur équilibre absolu serait le néant ; toute création vient de sa rupture et ne peut être que différence. Ces deux rythmes n'ont de réalité que dans la mesure où ils servent à exprimer humainement l'opposition, depuis celle du masculin et du féminin, jusqu'à celle des idées de permanence et de transformation.

Nous avons tout naturellement le sentiment de l'univers comme vous avez celui de la patrie, et les états de sensibilité qu'ils déterminent ne diffèrent qu'en ceci :

notre exaltation n'est pas appuyée sur une préférence. De même que vous donnez au sentiment de patrie une armature d'histoire, nos penseurs se pénètrent d'une doctrine. Celle des taoïstes leur propose des rythmes, comme les vôtres vous proposent des constructions. Elle leur enseigne à ne voir dans les formes que des choses négligeables, nées d'hier et déjà presque mortes, semblables à la succession des flots dans les fleuves sans âge. Puis, une façon particulière de respirer, et, parfois, la contemplation d'un miroir, leur fait, après une durée souvent fort longue, perdre conscience du monde extérieur, et donnent à leur sensibilité une intensité extrême. Les images qui s'étaient attachées à la contemplation, origine de sa méditation, s'effacent ; ils ne trouvent plus en eux que l'idée des ryth-

mes, à laquelle se lie une puissante exaltation. L'idée et l'exaltation, associées, montent jusqu'à la perte de toute conscience, qui est la communion avec le principe, l'unité des rythmes ne se retrouvant qu'en lui.

A. D. A LING.

Canton.

Mon cher ami,

Hélas ! tout cela me semble arbitraire, aussi arbitraire que le pire système, que la plus fausse de nos philosophies. Je vois l'effort que vous avez fait pour ne pas séparer, comme nous, la pensée du monde, pour acquérir plus que la pauvre joie orgueilleuse qu'elle apporte en Occident. (Le contrôle de la respiration, contre quoi protestent d'ordinaire les Européens qui vous connaissent, m'arrête peu. Seul, il n'a que des effets de basse magie.) Et je sais que vos sentiments sont, bien plus que les nôtres, susceptibles de s'attacher

à des objets impersonnels : vous avez de la tendresse pour les ancêtres, qu'ils soient vivants ou morts, plus que pour vos femmes ; l'éducation que vous recevez s'applique à fortifier ceux de vos sentiments qui dépendent d'abstractions ; et les abstractions vous permettent d'observer votre sensibilité plus lucidement que ne le feraient les femmes, l'or ou la domination, et de distinguer sa vie propre.

A l'origine de votre recherche, je trouve un acte de foi. Non dans l'existence du principe : dans la valeur que vous lui prêtez. Dans l'extase, le penseur ne s'identifie pas à l'absolu comme l'enseignent vos sages ; il appelle absolu le point extrême de sa sensibilité. L'argument de vos philosophes : les extases sont identiques, puisque toutes commencent où le monde finit, me semble nul, et

nulles les conséquences qu'ils en tirent. Il n'y a d'analogies qu'entre les choses déterminées ; l'indéterminé n'est point analogue à lui-même, mais hors du monde des analogies. Il ne s'agit là que de perdre conscience d'une certaine façon. « C'est trouver la conscience même, me disent-ils, se lier à l'âme du monde. » « Une conscience, ai-je désir de répondre, une idée... » Mais la plus belle proposition de mort n'est solution que pour la faiblesse...

Ce qui me retient, dans tout cela, c'est l'importance prêtée à ces mouvements que la sensibilité ne doit qu'à elle-même. Parmi vos marchands, parmi nous, occidentaux, je vois des hommes dont ils ont déterminé la vie ; et je soupçonne que nous sommes tous à leur merci. Voici presque deux ans que j'observe la Chine. Ce qu'elle a transformé d'abord en moi, c'est

l'idée occidentale de l'Homme. Je ne puis plus concevoir l'Homme indépendant de son intensité. Il suffit de lire un traité de psychologie pour sentir combien nos idées générales les plus pénétrantes se faussent lorsque nous voulons les employer à comprendre nos actes. Leur valeur disparaît à mesure que notre recherche avance, et, toujours, nous nous heurtons à l'incompréhensible, à l'absurde, c'est-à-dire au point extrême du particulier.

La clef de cet absurde n'est-elle pas l'intensité toujours différente qui suit la vie? Elle est touchée par notre vie volontaire, connue, et notre vie plus celée, faite de rêveries et de sensations secrètes s'étendant dans l'absolue liberté. Qu'un homme rêve d'être roi, ou amant heureux, ne change en rien ses gestes

quotidiens ; mais que l'amour, la colère, qu'une passion ou un choc le désempare : comme les gestes d'autrui pourront retentir en lui avec force ou faiblesse, selon qu'il sera exalté ou déprimé... Werther est la proposition de la mort, mais encore n'est-elle acceptée de certains qu'à un certain instant. Et l'amour, l'amour qu'il faut séparer de la volonté de conquérir une femme, l'amour partagé n'est-il point aussi une étrange forêt où, au-dessous de nos actes et de notre volonté, la sensibilité joue et souffre à son aise, et, parfois, nous sépare, comme si, *saturés de nos sentiments*, nous ne pouvions plus les supporter ? Car ils se modifient par leur vie même plus sûrement encore que par les événements. Vie profonde : triomphe de l'incertitude, construction fatale, sans cesse reprise, d'un hasard unique...

LING A A. D.

Paris.

Cher Monsieur,

Eh ! qui songerait à nier que tout cela repose sur ce que vous appelez un acte de foi ? Un tel acte est l'arbitraire même, dites-vous. Il est vrai. Mais qu'est-ce donc qui vous permet de vivre avec d'autres hommes, et de les comprendre ? D'où vient votre force ? Et qu'est-ce donc que la conscience que vous prenez de la réalité, sinon une adhésion ? Parce que vous considérez votre civilisation avec quelque méfiance, vous croyez-vous délivrés de vos morts, de vos besoins, et de ce tragique hasard qui dort au cœur même de votre vie ? Ma lettre, d'ailleurs, ne ten-

dait qu'à vous montrer une direction, et son terme. Les mouvements de la sensibilité m'intéressaient lorsque je vous écrivais, et aussi quelques différences propres à marquer, comme il convient, l'arbitraire de toute existence humaine.

La connaissance que j'acquiers peu à peu des Européens me pousse à vous écrire ces mots, autant que votre lettre, qui m'en donne l'occasion. L'intensité que les idées créent en vous me semble aujourd'hui expliquer votre vie mieux qu'elles-mêmes. La réalité absolue a été pour vous Dieu, puis l'homme ; mais *l'homme est mort*, après Dieu, et vous cherchez avec angoisse celui à qui vous pourriez confier son étrange héritage. Vos petits essais de structure pour des nihilismes modérés ne me semblent plus destinés à une longue existence...

Quelle conscience pouvèz-vous prendre de cet univers sur lequel s'est fait votre accord, et que vous appelez réalité? Celle d'une différence. La conscience totale du monde est : mort, et vous l'avez bien compris. Mais la conscience que vous en prenez est ordonnée, et, par conséquent, esprit. Pauvre appui, reflet dans l'eau qui se calme... L'histoire de la vie psychologique des Européens, de la nouvelle Europe est celle de l'envahissement de l'esprit par des sentiments que désordonne leur intensité égale. La vision de tous ces hommes appliqués à maintenir l'Homme qui leur permet de surmonter la pensée et de vivre, tandis que le monde sur lequel il règne leur devient, de jour en jour, plus étranger, est sans doute la dernière vision que j'emporterai de l'Occident.

A. D. A LING.

Shanghai.

Mon cher ami,

J'ai vu Wang-Loh. Depuis longtemps, il m'intriguait. Mais je connaissais sa haine des blancs et n'avais pas voulu le rechercher. L'attitude qui fut la sienne lors de sa puissance, son enseignement presque secret, le respect dont il est entouré, donnent l'impression d'une vie profonde et belle. Il a désiré avoir un entretien avec moi ; j'en ai été heureux.

Il habitait l'Astor-Hôtel. Il m'a reçu dans une vaste chambre anglaise. C'est un vieillard de haute taille, à la barbe

et aux cheveux rasés. Ses dents sont longues, sa mâchoire est marquée, et sa maigreur telle que ses yeux bridés, derrière les verres qui les protègent, semblent deux larges taches noires séparées par son nez court. Tête de mort, lunettes d'écaille. Une grande distinction.

Il m'interrogea d'abord. Il attendait de moi certaines indications sur l'Europe à laquelle il porte un intérêt haineux ; puis, à propos de la Chine : « Peu important les sauvages à sabre et les millions d'indifférents qui ne connaissent que la peur des coups. Peu important même les sots intoxiqués de niaiseries universitaires. L'état de nos meilleurs esprits que l'Europe conquiert et dégoûte à la fois, voilà ce qui compte aujourd'hui en Chine. »

C'était la troisième fois que je sentais sous ses paroles, l'idée que l'aristocratie de

l'esprit est seule digne d'être considérée. Sur ce point, il est bien Chinois. D'ailleurs, le charme de son accueil, dont nulle cordialité n'abaissait la finesse, sa voix calme, ses gestes retenus (il n'a pas coupé l'ongle long de son petit doigt) donnent une impression de culture plus grande qu'aucune de celles que j'ai pu observer en Europe. Il semble faire partie d'une autre race que celle de ces Chinois que l'on voit gesticuler et que l'on entend vociférer dans les quartiers d'affaires des ports ouverts au commerce. Le secret de sa séduction et de sa force est sans doute dans le contraste entre les images occidentales de ses phrases de visionnaire, et le calme de ses paroles que pourrait démentir son sourire, ce sourire étranger qui n'est ni joyeux, ni ironique.

« Le spectacle est d'une puissance bien

spéciale. Théâtre de l'Angoisse. C'est la destruction, l'écrasement du plus grand des systèmes humains, d'un système qui parvint à vivre sans s'appuyer sur les dieux ni sur les hommes. L'écrasement ! La Chine vacille comme un édifice en ruines, et l'angoisse n'y vient ni de l'incertitude ni des combats, mais du poids de ce toit qui tremble...

« Le Confucianisme en miettes, tout ce pays sera détruit. Tous ces hommes sont appuyés sur lui. Il a fait leur sensibilité, leur pensée et leur volonté. Il leur a donné le sens de leur race. Il a fait le visage de leur bonheur...

« Le commencement de la ruine précise le caractère de ce qui est encore debout. Qu'ont-ils cherché pendant deux mille cinq cents ans ? Une parfaite assimilation du monde par l'homme ; car leur vie fut

une lente capture du monde, dont ils voulaient être la conscience fragmentaire... La perfection vers laquelle ils tendirent, ce fut leur accord avec les forces dont ils avaient pris conscience, et aussi...

Je ne compris pas les mots qui suivirent. Je le lui dis « ... c'est ce qui s'oppose à ce que vous nommez l'individualisme ; la désagrégation ; ou, plutôt, le refus de toute construction de l'esprit, dominé par le désir de donner à chaque chose, par la conscience que l'on en prend, sa qualité la plus haute... Une telle pensée porte en elle-même sa maladie, qui est le mépris de la force. La Chine, qui en fit jadis un auxiliaire vulgaire, la recherche aujourd'hui, et lui apporte, comme une offrande aux dieux méchants, l'intelligence de toute sa jeunesse.

« Le monde ne retrouvera jamais l'œu-

vre d'art qui fut autrefois notre sensibilité. Aristocratie de la culture, recherche de la sagesse et de la beauté, double visage d'un même génie voilé... Voyez leurs débris lamentables traîner à terre avec les bannières de propagande, du club Anfou aux plus basses réunions politiques...

« Ceux d'entre nous qui sont dignes du passé de la Chine disparaissent un à un. Nul ne comprend plus... Notre tragédie, ce ne sont point ces comédiens sanglants qui la dirigent, ni même les constellations de mort que nous revoyons tous les soirs. Que l'Empire aux plaines rousses se torde comme un fauve blessé, qu'importent ces jeux de l'histoire? »

Il parlait toujours lentement, sans exaltation, et souriait.

« Une tragédie plus grave se joue pour-

tant ici : notre esprit peu à peu *se vide*... l'Europe croit conquérir tous ces jeunes gens qui ont pris ses vêtements. Ils la haïssent. Ils attendent d'elle ce que les gens du peuple appellent ses secrets : des moyens de se défendre contre elle. Mais, sans les séduire, elle les pénètre, et ne parvient qu'à leur rendre sensible — comme sa force — le néant de toute pensée.

Malheureusement, nous nous comprenons ; et jamais nous ne pourrons accorder notre univers indéterminé, soucieux de l'infini, avec votre monde d'allégories. Ce qui naît de leur confrontation, comme un cruel génie plein d'indifférence, c'est la suprême royauté de l'arbitraire... »

Il s'arrêta, hésitant. Son regard se dirigea vers le jour de la fenêtre, et se perdit. Silence. Puis, faisant allusion à l'intérêt que beaucoup de jeunes asiatiques por-

tent au taoïsme, il dit, d'une voix plus grave :

« La vieille pensée chinoise les pénètre plus qu'ils ne le croient. L'ardeur qui les pousse vers le taoïsme ne tend qu'à justifier leurs désirs, à leur donner une force plus grande... L'incertitude des esprits dans le monde entier les ramène d'ailleurs à d'anciennes doctrines : modernisme bouddhiste en Birmanie et à Ceylan, Gandhisme aux Indes, néo-catholicisme en Europe, taoïsme ici... Mais le taoïsme, en leur enseignant l'existence de rythmes, en les amenant à chercher dans les lignes de caractères du Tao-Te-King les rythmes universels, a aidé à les détacher d'une culture puissante parce qu'elle ajoutait aux constantes créations de l'homme la possibilité du plaisir... Et il ne reste en eux qu'un furieux désir de destruction, — pour

voir. Ils sont exaspérés par une vie et une pensée qui ne savent plus montrer que leur réciproque absurdité. Inventer, amonceler l'argent ou réunir des territoires, faire de la psychologie inutile ou des allégories pour expliquer le monde, tout cela est vain, absolument vain. Nous ne pouvons pas nous intéresser à nous-même, comprenez-vous ? Pouvez-vous comprendre cela, vous, Européen ? Quant aux spectacles qui se déroulent en nous ou devant nous, que nous peuvent-ils apporter maintenant qui ne soit dégoût et misère ?... »

Il avait cessé de sourire. Son corps était penché vers moi, ses mains posées sur la table tremblaient un peu, et sa voix toujours lente avait un accent désolé. Mais il se reprit. Son sourire revint troubler son visage. Et tandis qu'il m'accompagnait :

« La date de notre fête nationale, je voudrais qu'elle ne fut plus anniversaire de notre révolution d'enfants malades, mais de ce soir où les intelligents soldats des armées alliées s'enfuirent du Palais d'été, emportant avec soin les précieux jouets mécaniques dont dix siècles avaient fait offrande à l'Empire, écrasant les perles et essuyant leurs bottes aux manteaux de cour des rois tributaires... »

Parvenu devant l'ascenseur, je me retournai. Entouré du cadre de la porte, il se découpait en silhouette dans la lumière. Ses mains étaient restées jointes, et, comme elles tremblaient encore, je crus le voir, en descendant, rendre au malheur qu'ils venait d'évoquer l'hommage des courts saluts exigés par les rites d'autrefois.

LING A A. D.

Cher Monsieur,

J'ai plusieurs fois reçu la lettre dans laquelle vous me contez votre entrevue avec Wang-Loh. Mes fenêtres étaient ouvertes, et l'air frais entraînait dans ma chambre avec le soleil de cinq heures et la rumeur calme de la ville. Je suis sorti. La tristesse, l'angoisse des paroles de ce vieillard m'ont suivi, et, maintenant que la nuit est venue, je vous écris, préférant m'entretenir de ces choses avec vous plutôt qu'avec moi-même.

Il croit que la Chine va mourir. Je le crois aussi. La Chine qui entoura sa jeu-

nesse, avec son art, sa distinction et sa civilisation dont tout l'intérêt se portait sur les sentiments, avec ses jardins et sa misère de fin de monde, est presque morte aujourd'hui. Retournée à des gestes de bronze vert, la Chine du Nord est un vaste musée sanglant. Le temps n'a plus même un sourire ironique pour tous ces chefs militaires occupés à faire courir leurs ombres sur les monts et les déserts couverts d'ossements habités de marmottes. Les provinces du Centre et du Sud attendent tout de cet étrange gouvernement de Canton qui tient en échec l'Angleterre, et vénère les Sages en organisant sa propagande par le cinématographe ; car ce que nous avons le plus rapidement pris à l'Occident, ce sont ses formes. Cinématographe, électricité, miroirs, phonographes, nous ont séduits

comme de nouveaux animaux domestiques. Pour le peuple des villes, l'Europe ne sera jamais qu'une féerie mécanique.

Mais il n'y a pas de Chine. Il y a des élites chinoises. L'élite des lettrés n'est plus admirée qu'à la façon d'un monument ancien. La nouvelle élite, celle des hommes qui ont subi la culture occidentale, est si différente de la première que nous sommes obligés de penser que la véritable conquête de l'Empire par l'Occident commence. Ce ne sont plus les défaites, ce sont les victoires chinoises qui marquent la destruction de notre passé. Et cette destruction est irrémédiable, car une nouvelle aristocratie de l'esprit — la seule que nous ayons jamais acceptée — se forme : les étudiants des facultés ont aujourd'hui le prestige qui était autrefois celui des lettrés, et se sentent enveloppés du respect

silencieux qui leur était porté. L'existence de cette nouvelle élite, la valeur qui lui est reconnue, témoignent d'un changement de la culture chinoise qui prépare une transformation totale. C'est à la vieillesse qu'allaient les préférences de notre civilisation, c'est par elle et pour elle qu'elle s'était faite : les candidats aux examens importants étaient âgés de quarante ans ; à peine, le sont-ils de vingt-cinq aujourd'hui. La Chine commence à considérer la valeur de la jeunesse, ou plus exactement sa puissance. Or, les vies d'hommes tout entières inclinées par leur jeunesse doivent rapidement amener notre civilisation à se disjoindre, comme se brisent les proues sculptées des jonques manœuvrées par de jeunes mariniers. L'âme de la Chine qui naît, sans doute faut-il la chercher dans les parties de ce

vieux vaisseau magnifique encore assez vivantes pour tenter la jeunesse. Du moins, lorsque cette culture que nous voyons s'affaiblir sera presque éteinte, gardera-t-elle encore cette suprême beauté des cultures mortes qui appelle et pare les renaissances...

Les paroles de Wang-Loh sont assez obscures. Je crois que ce n'est pas du confucianisme qu'il déplore la disparition, mais seulement des possibilités de perfection qui étaient en lui. Il était parvenu à faire éclore chez quelques hommes des sentiments et un goût d'une émouvante pureté ; ces fines merveilles, et l'absolu des taoïstes, sont atteints par peu de mains. Le Confucianisme, et, en particulier, sa morale, ne se sont point développés en s'appuyant sur une religion, ni en la suivant. La morale chrétienne se lie à cer-

tains profonds élans des cœurs chrétiens ; la morale confucianiste est sociale, et c'est grâce à elle que se sont formés comme vous le voyez les qualités, les défauts sociaux de ma race et l'aptitude de mes compatriotes à avoir conscience de leur état social plus que de leur individualité. Une telle morale, esthétique pour les esprits cultivés, impérative pour les autres, ne pèsera pas sur nos sensibilités comme l'ombre de la croix pèse sur les vôtres, mais comme un faisceau désagrégé de lois anciennes.

Ce qui, dans notre conversation, m'a le plus ému, ce sont les phrases par lesquelles Wang-Loh vous montre l'état de notre esprit où rien de ce qui fut détruit n'a été remplacé. Cette angoisse, ce dégoût des hommes de ma race devant des gestes européens, je les ai éprouvés moi-même ;

je les trouve dans toutes les lettres qui me sont envoyées de Chine. Nos jeunes hommes savent que la culture européenne leur est nécessaire ; mais ils sont encore assez imprégnés de leur propre culture pour la mépriser. Ils ont cru qu'ils pourraient aisément l'acquérir en restant Chinois ; une civilisation qui ne se soucie pas des sentiments, qui ne les atteint pas, pouvait, croyaient-ils, être connue sans plus de danger qu'une langue étrangère... Peut-être ces esprits tourmentés que semble aujourd'hui dominer la rancune et la haine et qui continuent d'admirer leur race, parviendront-ils à se lier à quelque grande pensée ou à quelque grande action chinoise... Ce qui, en eux, échappe à l'Occident devrait suffire à les en séparer. Mais ce sont bien des sentiments d'Europe, la bravoure militaire, le goût de

l'énergie des jeunes Cantonnais, l'amour des femmes et la pitié de notre nouvelle poésie du Nord. Energie, amour vides...

Comment exprimer l'état d'une âme qui se désagrège? Toutes les lettres que je reçois viennent de jeunes hommes aussi abandonnés que Wang-Loh ou que moi-même, dépouillés de leur culture, écoeurés de la vôtre... L'individu naît en eux, et avec lui cet étrange goût de la destruction et de l'anarchie, exempt de passion, qui semblerait le divertissement suprême de l'incertitude si la nécessité de s'échapper ne régnait en tous ces cœurs enfermés, si la pâleur d'immenses incendies ne les éclairait. Ah, que ne pouvez-vous voir venir vers nous, avec une âme asiatique, le long cortège de l'Europe, porteurs blancs et vaisseaux chargés de toute la cour de la Mort! Mages de la Bible, ambassadeurs

auprès des empereurs mongols, quelle pauvreté dans vos caravanes ! « Je t'apporte, ô reine, tout ce que tu peux désirer pour mourir. »

La volonté de se justifier que vous trouvez dans tous nos systèmes sociaux les affaiblit ; mais, sous toutes les formes proposées de gouvernement, sous toutes les recherches de bonheur à quoi s'amuse la lassante ironie des génies, gronde une force que nul bientôt ne pourra plus cacher, et qui n'apparaîtra qu'armée : la volonté de destruction... C'est de l'injustice que nos millions de malheureux ont conscience, et non de la justice ; de la souffrance, et non du bonheur. Le dégoût qu'ils ont de leurs chefs les aide à comprendre ce qu'ils ont de commun. J'attends avec quelque curiosité celui qui viendra leur crier qu'il exige la vengeance,

et non la justice. La force des nations a beaucoup grandi lorsqu'elle s'est appuyée sur l'éthique de la force ; quels seront donc les gestes de ceux qui accepteront de risquer la mort au seul nom de la haine ? Une Chine nouvelle se crée, qui nous échappe à nous-mêmes. Sera-t-elle secouée par l'une de ces grandes émotions collectives qui l'ont, à plusieurs reprises, bouleversée ? Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie...

Les marchands achètent et vendent, et les étoiles gonflées se reflètent sur la rivière des Perles, au-dessus d'un calme sommeil... Que vous dirais-je?...

A. D. A LING.

Tien-tsin,

Mon cher ami,

Pour quiconque veut vivre hors de sa recherche immédiate, une conviction seule peut ordonner le monde. Les mondes de faits, de pensées et de gestes dans lequel nous vivons tous deux, sont peu propices aux convictions ; et nos cœurs attardés ne me semblent point adroits à jouir, comme il conviendrait, de la désagrégation d'un Univers et d'un Homme à la construction de quoi tant de bons esprits se sont attachés.

La force échappe deux fois à l'homme.

A celui qui l'a créée, d'abord ; à celui qui la veut saisir, ensuite. Au service d'une énergie sans tête, les éléments de la puissance occidentale s'opposent et se combattent, malgré de provisoires combinaisons humaines, et le sens du monde qu'ils orientent sans même le désirer leur échappe autant qu'aux lecteurs de nouvelles. Les imprévisibles répercussions des gestes dominant ces gestes ; les puissances capables de transformer les faits s'emparent si rapidement d'eux que l'intelligence sait qu'elle ne peut s'exercer sur aucune réalité, qu'elle ne peut créer l'accord nécessaire entre elle et la conviction qui la justifie. A peine s'efforce-t-elle de se distraire en saisissant les moyens du mensonge. Mais qu'importe la prise de quelques moyens à celui qui est certain de leur nombre et de leur puissance ? Plus

ou moins nette, l'idée de l'impossibilité de saisir une réalité quelconque domine l'Europe. La puissance claire, jusque dans sa faiblesse, du pape et du roi, serait aujourd'hui vanité; il n'est plus de domination assez haute pour apporter la conscience avec elle. De là une profonde transformation de l'homme, bien moins importante par les cris qui la proclament que par la rupture des barrières qui, pendant mille ans, avaient clos et fortifié le monde de la vie extérieure. Qu'il y a de plaisir, mon ami, pour une âme soucieuse, dans l'examen d'une réalité anarchique, servante de l'énergie, et dans laquelle penser est souvent prendre conscience d'une infériorité!

Le réel qui décline s'allie aux mythes, et préfère ceux qui sont nés de l'esprit. Qu'appelle la vision de forces insaisissables, redressant lentement la vieille

effigie de la fatalité, dans notre civilisation dont la loi magnifique, et peut-être mortelle, est que toute tentation s'y résolve en connaissance?...

Il est au cœur du monde occidental un conflit sans espoir, sous quelque forme que nous le découvriions : celui de l'homme et de ce qu'il a créé. Conflit du penseur et de sa pensée, de l'Européen et de sa civilisation ou de sa réalité, conflit de notre conscience indifférenciée et de son expression dans le monde commun, par les moyens de ce monde, je le trouve sous chacun des sursauts du monde moderne. Noyant les faits et lui-même, il apprend à la conscience à disparaître et nous prépare aux royaumes métalliques de l'absurdité.

Le développement de soi-même qui a pour but la conquête de la puissance n'est

pas soutenu par une affirmation, mais par une sorte d'opportunisme, par une constante adaptation, ou par l'acceptation des dogmes d'un parti. Or, depuis l'affaiblissement des aristocraties de naissance, le sentiment de caste a atteint chez nous une étrange puissance. La volonté d'être distinct des autres ne peut s'appuyer sur l'illusion seule ; outre qu'il n'est plus en notre pouvoir de nous délivrer du réel, nous avons toujours tendance à le solliciter lorsque nous le croyons propre à nous apporter du plaisir : il est le monde de nos essais de justification. Notre esprit de caste, appuyé sur notre besoin de la nouveauté, vous pouvez le voir aisément par son signe : la mode, plus reconnaissable, certes, que la qualité de la sensibilité à quoi vous vous attachez. Car la mode—j'entends le chan-

gement de vêtements, d'attitude, de goûts ou de paroles — particulière à l'Europe et aux pays qu'elle a touchés est le signe extérieur par quoi s'efforce de se constituer une aristocratie provisoire, dont les rangs s'abaissent à mesure qu'augmente le temps qu'ils mettent à l'atteindre. S'affirmer dans le monde commun à tous, c'est se distinguer, c'est établir une différence entre choses de même ordre. Dans notre vie psychologique, dans notre monde personnel, c'est établir une différence de nature. L'un de ces mouvements tend à une justification, l'autre à l'inutilité absolue de cette justification. Ils se disjoignent de plus en plus, et nous percevons cette disjonction. Quelle ironie dans cette double pensée, dans cet homme fermé en qui ne pénètrent, de l'univers, que des éléments de désaccord !

Quelques jeunes hommes s'attachent à la transformation du monde qui se fait en eux. Elle leur donne la différence dont leur esprit a besoin pour vivre. Il devient son serviteur, et n'a plus d'autre action que de leur montrer les mouvements d'un monde sans attaches, que telle passion, tel geste ou telle pensée oblige à se plier, animal savant, selon des figures inconnues, les révélant ainsi ; car la pensée, en devenant son propre objet, attaque le monde bien plus que la passion. Le meurtrier d'une vie, ou d'autres choses plus secrètes qu'ignore la main grossière des lois, peut se retrouver pénétré de son crime, ou du nouvel univers qu'il lui impose. De singuliers visages se découvrent au miroir des guerres. Est-ce nous-mêmes qui changeons, ou le monde, lorsque la passion se retire, comme la mer, de

l'acte passionné qui nous opposa à lui?

Bien plus que celle des jeunes Chinois dont Wang-Loh m'a parlé, notre pensée se dépouille... Avec une détresse calme, nous prenons conscience de l'opposition de nos actions et de notre vie profonde. Celle-ci, intensité, ne peut appartenir à l'esprit ; il le sait et tourne à vide, belle machine que tachent quelques gouttes de sang... Car cette vie profonde est aussi la plus rudimentaire : et sa puissance, qui montre l'arbitraire de l'esprit, ne saurait nous délivrer de lui. Elle lui dit : « Tu es mensonge, et moyen de mensonge, créateur des réalités... » Et il lui répond : « Oui. Mais, de tous temps, où s'arrête le jour, les hommes ont cru voir des richesses dans l'ombre, et les tiennes ne sont que les derniers reflets de ce jour disparu. »

Pour détruire Dieu, et après l'avoir détruit, l'esprit européen a anéanti tout ce qui pouvait s'opposer à l'homme : parvenu au terme de ses efforts, comme Rancé devant le corps de sa maîtresse il ne trouve que la mort. Avec son image enfin atteinte il découvre qu'il ne peut plus se passionner pour elle. Et jamais il ne fit d'aussi inquiétante découverte...

Il n'est pas d'idéal auquel nous puissions nous sacrifier, car de tous nous connaissons les mensonges, nous qui ne savons point ce qu'est la vérité. L'ombre terrestre qui s'allonge derrière les dieux de marbre suffit à nous écarter d'eux. De quelle étreinte l'homme s'est lié à lui-même ! Patrie, justice, grandeur, vérité, laquelle de ses statues ne porte de telles traces de mains humaines qu'elle ne soulève en nous la même ironie triste que les

vieux visages, autrefois aimés ? Comprendre ne permet point toutes les démen-ces. Et, cependant, quels sacrifices, quels hé-roïsmes injustifiés dorment en nous...

Certes, il est une foi plus haute : celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour, et l'apaisement est en elle. Je ne l'accepterai jamais ; je ne m'abais-serai pas à lui demander l'apaisement au-quel ma faiblesse m'appelle. Europe, grand cimetière où ne dorment que des conqué-rants morts et dont la tristesse devient plus profonde en se parant de leurs noms illus-tres, tu ne laisses autour de moi qu'un horizon nu et le miroir qu'apporte le dés-espoir, vieux maître de la solitude. Peut-être mourra-t-il, lui aussi, de sa propre vie. Au loin, dans le port, une sirène hurle comme un chien sans guide. Voix des

lâchetés vaincues... je contemple mon image. Je ne l'oublierai plus.

Image mouvante de moi-même, je suis pour toi sans amour. Comme une large blessure mal fermée, tu es ma gloire morte et ma souffrance vivante. Je t'ai tout donné ; et, pourtant, je sais que je ne t'aimerai jamais. Sans m'incliner, je t'apporterai chaque jour la paix en offrande. Lucidité avide, je brûle encore devant toi, flamme solitaire et droite, dans cette lourde nuit où le vent jaune crie, comme dans toutes ces nuits étrangères où le vent du large répétait autour de moi l'orgueilleuse clameur de la mer stérile...

1921-1925.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUILLET 1926 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)



LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

61, Rue des Saints-Pères, PARIS (VI^e)

CLAUDE ANET

Ariane, jeune fille russe	9	»
Feuilles persanes... ..	9	»
Quand la terre trembla.....	12	»
La fin d'un monde.....	10	»

RAYMOND ESCHOLIER

Quand on conspire	9	»
Cantegril	9	»
La Nuit	10	»
Dansons la Trompeuse	9	»

LOUIS HÉMON

Maria Chapdelaine	9	»
La belle que voilà	9	»
Colin-Maillard	9	»
Battling Malone	9	»

RAYMOND RADIGUET

Le Diable au Corps.....	9	»
Le Bal du Comte d'Orgel.....	9	»
Les Joues en feu	7	50

PHILIPPE SOUPAULT

Les Frères Durandeaue	9	»
En joue	9	»

846.91-M259t

72646

AUTHOR

Malraux, Andre

TITLE

La tentation de l'Occident

DATE DUE

BORROWER'S NAME

10/20/65 - 10/20/65
Nov 4 '55
Nov 9, '57
Mrs. Eymon
H. D. Eymon
H. D. Eymon

846.91 - M259t

72646

WITHDRAWN
UNIV OF MOUNT UNION LIB

